

# Bulletin Salésien

Organe des Œuvres de D. Bosco

Turin - Oratoire de S. François de Sales

**SOMMAIRE:** Louange et prière à Saint Joseph — Saint Joseph, Protecteur de l'Église — L'Église et l'instruction — Dom Bosco et le Patronage — Nouvelles des Missions de Dom Bosco: *Matto-Grosso* — Grâces et faveurs obtenues par l'entremise de Notre Dame Auxiliatrice — Variétés: L'échelle de Saint Joseph — Chronique Salésienne: *Turin; Oulx; Florence; Maroggia* (Suisse); *Santiago* (Chili); *Lima* (Pérou); *Meliapoor* (Indes Anglaises) — Vie de Mgr Lasagna — Bibliographie — Nécrologie: *S. Ém. le card. Pierre-Lambert Goossens.*

## Louange et prière à S. Joseph durant le mois de Mars qui lui est spécialement consacré.

**G**rand Saint, qui êtes ce serviteur sage et fidèle à qui Dieu a confié le soin de sa famille, vous qu'il a établi le conservateur et le protecteur de la vie de Jésus-Christ, le consolateur et l'appui de sa sainte Mère et le coopérateur fidèle au grand dessein de la Rédemption du monde; vous qui avez eu le bonheur de vivre avec Jésus et Marie et de mourir entre leurs bras; chaste époux de la Mère de Dieu, modèle et patron des âmes pures, humbles, patientes et intérieures, soyez touché de la confiance que nous avons en vous et recevez avec bonté les témoignages de notre dévotion.

Grand Saint Joseph, illustre Patron de la Sainte Église Catholique, couvrez de votre protection le Pape, les évêques, les prêtres, les missionnaires, les religieux et tous les fidèles qui participent à la Communion de Saints. Protégez en particulier vos pieux serviteurs, tous ceux qui, pendant ce mois qui vous est consacré, unis dans une sainte ligue de prières, se sont mutuellement recommandés à votre douce et salutaire intervention. Que votre main bénissante s'étende sur nous, tous les jours. Conduisez-nous enfin, ô miséricordieux et puissant Protecteur, à travers les écueils et les orages de cette vie, jusqu'au port de la bienheureuse éternité. Ainsi soit-il.

## Saint Joseph, Protecteur de l'Église.

**D**ÉJÀ, au commencement du XV<sup>e</sup> siècle, dans une des sessions du fameux concile de Constance, devant les légats du Pape, en présence de plus de vingt cardinaux, de plus de deux cents évêques et d'une foule de docteurs, le B. Gerson, un Français, chancelier de l'Université de Paris, prononça un discours resté célèbre.

C'était le 19 mars, et le panégyrique de S. Joseph fut le sujet de ce discours. Car, après avoir fait une peinture saisissante des calamités qui désolaient alors l'Église de Dieu, savez-vous quel remède ce grand homme crut pouvoir proposer à tant de maux? Un seul : la dévotion à saint Joseph! « Une fois établie, affirmait-il, elle serait l'avant-coureur d'une paix universelle. »

Tous les Pères applaudirent, et bientôt les événements donnèrent raison à cette confiance du pieux serviteur de saint Joseph.

Vous savez, chers lecteurs, comment, à notre époque, les mêmes dangers et les mêmes épreuves ont inspiré à Pie IX, le pontife vénéré, les mêmes paroles : « Je vois Joseph et Marie reprendre dans les âmes la place qu'ils n'auraient jamais dû perdre : Que le Ciel en soit loué ; le monde est sauvé ! » Et ce grand Pape, sous cette profonde inspiration, ne tarda pas à déclarer et à proclamer solennellement, aux applaudissements

du monde catholique, le saint Époux de Marie le *Protecteur de l'Église universelle*.

Certainement, chers lecteurs, ce n'est pas sans un dessein de grande miséricorde pour le monde que le Ciel a voulu nous présenter ainsi avec éclat le culte de saint Joseph comme un remède des plus efficaces, car jamais peut-être, surtout dans notre vieille France tant aimée, l'Église ne se vit plus persécutée que de nos jours.

Et cependant, au milieu du déluge des idées, des doctrines les plus perverses qui semble devoir tout engloutir dans un naufrage universel, au milieu de l'inondation qui menace de tout submerger, quelle est l'arche que nous voyons flotter sur l'abîme? — Cette arche du salut c'est l'Église.

C'est l'Église qui est à la fois une mère et une patrie. — Une mère : Si nous ne croyons jamais assez aimer nos mères d'ici-bas, qui ne nous ont donné qu'une vie périssable, quel devra être notre amour pour notre mère la sainte Église qui nous a enfantés et qui nous nourrit, non pour le temps, mais pour une vie éternelle.

Elle est aussi une patrie, et quelle patrie ! Dans son sein nous n'avons rien à redouter ni de l'erreur ni de l'injustice, car elle seule donne la vérité et défend tous les droits. Dans son sein nous sommes à l'abri de la souff-

france et même de l'indigence, car elle seule a des entrailles de miséricorde inépuissable pour toutes les souffrances et toutes les adversités.

Aimons donc l'Église comme un bon citoyen aime sa patrie, d'un amour de reconnaissance publique, d'un amour sincère qui se traduise en sacrifice et en dévouement. Et, si nous l'aimons ainsi cette patrie de nos âmes, quelle douleur ne ressentirons-nous pas en entendant ce cri sinistre : « La Patrie est en danger ! » Et cet appel lugubre, ne l'entendez-vous pas partout retentir ? Elle est attaquée dans son dogme par une science orgueilleuse qui fait de la négation du surnaturel le point de départ de toute démonstration. Elle est attaquée dans sa morale par l'insurrection de toutes les mauvaises passions, avides de jouir et provoquées sans cesse à la révolte par le dévergondage du théâtre et par le cynisme d'une littérature sans pudeur. Elle est attaquée enfin dans sa discipline et dans son action salutaire sur les âmes et sur les sociétés. — Ce sont tous les jours de nouvelles ordonnances, de nouveaux décrets édictés pour lui enlever toute liberté, toute influence, et nous voyons le cercle se resserrer de plus en plus, et l'on se réjouit à la pensée que bientôt elle ne pourra plus se mouvoir.

Oui, l'Église traverse une crise bien cruelle ; et cependant, disons-le hardiment, les ennemis les plus redoutables de cette sainte Épouse du Christ, ce ne sont pas ces impies violents et audacieux qui l'attaquent ouvertement, non, le plus grand danger pour elle, dans des circonstances aussi critiques, ce serait de compter dans ses rangs

des chrétiens lâches, mous et indifférents dont la neutralité est parfois pire que la haine ouverte ; car c'est cette indifférence qui autorise et enhardit ses ennemis déclarés.

C'est vous dire que les suprêmes périls de l'Église réclament de suprêmes dévouements. Sans doute elle a pour elle les immortelles promesses et la certitude d'une assistance divine ; mais cette parole infaillible de son chef adorable ne peut nous dispenser des devoirs que les circonstances actuelles nous imposent.

Quels seront donc les témoignages de notre dévouement à l'Église dans ces tristes jours ?

Ah ! nous saurons prier pour elle, comme nous prierions pour notre mère, si elle était éprouvée et malade. — Nous prierons pour cette chère patrie de nos âmes menacée dans ses droits les plus sacrés, comme nous le ferions pour notre patrie terrestre, si elle aussi était menacée.

À la prière nous joindrons l'action et le sacrifice, nous comprendrons que quand l'Église est en danger, notre devoir est de la défendre, comme on défend son pays, et, au besoin, de mourir pour elle, comme on meurt pour son drapeau.

Enfin et surtout, nous obéirons à l'Église, nous nous inclinerons à sa voix, c'est là pour tout catholique, le plus impérieux et le plus élémentaire de tous les devoirs. Malheur au chrétien, malheur à la nation qui se sépare de ce centre unique, de ce foyer divin de toute vérité et de toute sainteté.

N'en faisons-nous pas, hélas ! chers lecteurs, la triste expérience déjà de-

puis plus d'un siècle! Ne voyons nous pas les nations, en dehors des enseignements et de l'action de l'Église, osciller perpétuellement entre le despotisme et l'anarchie? Oui, de même que sur les bords de la mer des montagnes de sable sont tantôt amoncelées sur les dunes et tantôt dispersées par le vent, ainsi en est-il de tous les efforts faits dans la vie sociale pour organiser le progrès et la justice en dehors de Jésus-Christ et de son Église.

C'est ce que disait à ses élèves en ce superbe langage le pieux abbé Perreyre, trop tôt ravi à l'Église de France: « Plaise à Dieu, mes chers amis, que vous ayez compris que les fondements des Sociétés humaines sont choses sacrées et que c'est trop peu pour la solide grandeur des générations qui doivent y vivre, que d'y jeter de l'or, de la puissance, du progrès, de la gloire même et du génie. Il y en a un qui est la pierre angulaire, c'est Jésus-Christ. Quiconque a voulu bâtir sans cette pierre, n'a rien élevé que le premier vent n'ait dispersé, que le premier torrent n'ait détruit... Celui-là, rien ne le remplace. Relisez l'histoire de vos pères... »

Vous le voyez, chers lecteurs, la soumission sans réserve à l'Église est pour les gouvernements une question de vie ou de mort. C'est aussi la seule vie morale pour les individus que cette docilité entière aux enseignements et à la direction du Pape, des évêques et des autres pasteurs unis au Souverain Pontife.

Que serait d'ailleurs l'Église catholique sans le Pape et l'Épiscopat? — Que penseriez-vous d'une Église dont le premier acte serait une rébellion contre le Souverain Pontife et les évêques?

À cette heure de crise si douloureuse que traverse l'Église, surtout en France, serrons-nous étroitement derrière l'étendard de saint Pierre, souffrons tout pour défendre et garder l'unité de notre foi. Ayons recours au grand Patriarche proclamé patron et protecteur de l'Église Universelle; allons à saint Joseph tout particulièrement pendant ce mois qui lui est consacré, honorons-le, invoquons-le, prions-le de toutes nos forces pour notre mère la sainte Église qui, écrasée sous le poids des humiliations, expie les défections, les crimes et l'apostasie d'un trop grand nombre de ses enfants. Que S. Joseph sauve la France et que celle-ci sous sa protection, redevienne digne de Clovis, de Clotilde, digne de Jeanne d'Arc, digne de saint Louis.

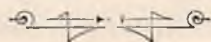
#### PENSÉE.

Que nous serions heureux, si nous méritions d'avoir part aux saintes intercessions de Saint Joseph; car rien ne lui sera refusé ni de Notre Dame, ni de son glorieux Fils.

(S. FRANÇOIS DE SALES).

#### AVIS

Il arrive souvent que des personnes qui reçoivent le *Bulletin Salésien* changent de résidence et négligent ou oublient de nous en avertir. Le *Bulletin* nous est retourné sans que souvent nous puissions nous rendre compte du motif du refus. Nous prions donc ces personnes de vouloir bien nous aviser de leur changement de domicile en nous envoyant ou en envoyant à l'«Écho de Fourvière,» 26, Place Bellecour, Lyon, la bande d'un Bulletin sur laquelle elles auront écrit leur nouvelle adresse. De la sorte elles n'auront à subir aucun retard dans l'expédition et la réception de leur Bulletin mensuel.



## L'Église et l'instruction

(Suite) (1).



NE dirons-nous pas quelques mots de cette gratuité au sujet de laquelle on a fait tant de bruit, surtout à notre époque? Nos législateurs modernes en parlent, on le sait, comme d'une découverte récente, comme de l'invention du télégraphe de la photographie, de l'éclairage électrique ou du graphophone; la vérité, cependant, est que la gratuité n'est pas une invention du dix-neuvième siècle. C'est une création de l'Église catholique. Voici, en effet, ce qu'on lit au chapitre 1<sup>er</sup>, titre V, du livre des Décrétales :

« Puisque l'Église de Dieu, telle qu'une tendre mère, est tenue de pourvoir à ce que les pauvres, qui ne trouvent aucune ressource chez leurs parents, ne soient pas privés de la facilité d'apprendre à lire, il sera fourni un bénéfice convenable au maître placé près de chaque église cathédrale, qui puisse enseigner les clercs et les pauvres écoliers sans aucune rétribution. »

Il existe, d'autre part, sur ce sujet, une lettre très significative qui remonte au XII<sup>e</sup> siècle :

« La science étant un don de Dieu, » écrit le pape Alexandre III, il doit « être libre à chacun d'en faire bénéficier qui bon lui semblera. C'est pourquoi nous voulons qu'aucune exaction ne vienne empêcher un homme probe et instruit, d'ouvrir une école, car on ne doit pas vendre ce qu'on tient de la magnificence du ciel, mais le dispenser à tous gratuitement pour se conformer à cette parole des saints Livres : Vous avez reçu gratuitement, donnez gratuitement. »

« Il existe dans les actes du Concile de Latran un article formel : « Personne n'exigera de rétribution, ni pour la permission d'enseigner ni pour l'exercice de l'enseignement (2). »

Le même concile pourvut, par l'institution de prébendes et la création de bénéfices, à

l'insuffisance des revenus et de l'écolâtre et des maîtres d'école. »

La gratuité existait donc bien avant 1789. Et celle-là, on l'accordait largement aux pauvres, tandis que celle d'aujourd'hui « n'est qu'un leurre et un mensonge : Car elle coûte cher au contribuable cette gratuité. Elle coûte surtout cher au pauvre qui paie une si lourde part d'impôts, puisque le morceau de pain qu'il mange ne lui arrive que grevé d'impôts exorbitants.

Donc le pauvre paie très cher l'instruction dite gratuite de l'enfant du riche, puisque celui-ci, comme le pauvre, a droit à cette gratuité menteuse.

En résumé, on ne donne pas au pauvre la vraie gratuité qui lui serait due et on impose au riche une gratuité ridicule qui l'humilie et dont il ne veut pas.

Et voilà la belle découverte qu'ont faite nos génies révolutionnaires !

Avant 1789 il n'en était pas ainsi. Les écoles étaient fondées et entretenues au moyen de dons et de bénéfices dont les revenus étaient affectés aux besoins de l'instituteur et de l'établissement. L'école ne coûtait rien à l'État. Celui qui pouvait payer payait; celui qui était pauvre jouissait de la gratuité complète.

Tout cela se passait sous la surveillance de l'évêque, c'est à dire de l'Église. En effet, c'était l'Église qui était chargée de l'enseignement, et cela semblait tout naturel à une époque où tout le monde croyait. N'était-ce pas à elle que Jésus-Christ avait dit : « Allez, enseignez les nations.

Ainsi faisait-elle. Et Daniel Jousse, conseiller au parlement d'Orléans établit que dans chaque paroisse, il y avait ordinairement deux écoles de charité pour les enfants pauvres, une pour les garçons, l'autre pour les filles.

\*  
\* \*

Avant 1789, l'Église seule avait supporté le poids de l'instruction publique et de l'éducation des enfants, et elle avait généreusement rempli cette mission : les registres des fabriques, les actes des notaires, démontrent que dans l'ancienne France, les gens illettrés étaient moins nombreux à la campagne qu'ils ne le furent dans la génération qui a suivi la Révolution. »

Même en 1789, il y avait, dit un auteur qu'on ne saurait accuser de cléricisme « 25 000

(1) Voir Bulletin de février 1906.

(2) Semaine religieuse de Vannes, du 12 avril 1902.

écoles primaires en France; elles étaient fréquentées et efficaces; elles ne coûtaient rien au Trésor, presque rien aux contribuables, très peu aux parents (1) ».

Aussi, en terminant uen étude très remar-

mission d'éducatrice des peuples, et ses soins se sont étendus aux pauvres et aux deshérités de ce monde aussi bien qu'aux riches. Aux uns comme aux autres elle a, selon les conditions, distribué la vérité religieuse et la

science profane par ses ministres et par leurs délégués, et c'est ainsi que, par eux, elle a répondu à la parole de son divin Fondateur: *Allez, enseignez toutes les nations.*

C'est pour le chrétien et plus encore pour le prêtre, et le religieux, une grande consolation de voir l'action de l'Église se développer à travers les siècles et repandre partout son influence salutaire. Aujourd'hui, comme toujours, la sainte Église est fidèle à sa noble mission.



Matto-Grosso — Résidence et enclos des Sœurs de Marie Auxiliatrice à la Colonie du Sacré-Cœur.

quable sur le sujet qui nous occupe, un écrivain a pu dire:

« Les évêques par des établissements de tout genre mettaient à la portée de toutes les classes la culture intellectuelle qui alluma parfois la flamme du génie parmi les enfants du peuple. L'élite de la nation passa d'âge en âge dans ces établissements, dont les programmes, tout en maintenant à la base l'éducation classique, s'élargissaient avec les besoins du temps. Il faut bien convenir que durant de longs siècles, avant la Révolution, la France formée par de tels maîtres a fait quelque figure dans le monde (2) ».

En présence des démonstrations qui précèdent, que deviennent les affirmations contraires des détracteurs du vieux passé religieux?

L'Église a donc toujours été fidèle à sa

Jamais les Sociétés religieuses vouées à l'enseignement n'ont été plus nombreuses ni plus florissantes, qu'elles ne le furent au XIX<sup>e</sup> siècle. Jamais ne fut élevé, malgré les persécutions, le chiffre des



Matto-Grosso — Petits Indiens en classe à la Colonie du Sacré-Cœur.

jeunes gens et enfants qui fréquentent, à l'heure actuelle, les maisons d'éducation chrétienne.

Ainsi, par une chaîne non ininterrompue, le présent est relié au passé; ainsi se perpétue, à travers les siècles, l'action toujours féconde de la sainte Église.

(1) *Revue des Deux-Mondes*. — Taine.

(2) Abbé Sicard. — L'ancien clergé de France: *Les évêques et l'instruction publique*.

# Dom Bosco et le Patronage

(Suite) (\*)

## XIII.

### Exercices récréatifs d'un patronage.

**L'**instruction religieuse, dit Dom Bosco, est le but principal d'un patronage »; et par l'instruction religieuse, Dom Bosco obtenait la prière, la fréquentation des sacrements, les bonnes mœurs, la sanctification et le salut des âmes, Tel est, comme nous l'avons montré, le but que Dom Bosco a toujours poursuivi dans ces patronages. Cependant il a écrit dans son règlement les paroles suivantes : « Le but d'un patronage est de procurer à la jeunesse, les jours de fête, une agréable et honnête récréation. »

On a répété à satiété que la piété était le but d'un patronage, et le jeu un moyen, une attraction. Rien de plus vrai. Néanmoins on peut dire aussi avec D. Bosco et les plus illustres directeurs de patronage que le jeu est un but secondaire du patronage.

Il était de mode autrefois de mettre en contradiction D. Bosco et le grand directeur du patronage ouvrier de Marseille, M. l'abbé Timon David, mais je crois que sur l'importance des jeux au patronage ils étaient parfaitement d'accord. Voici en effet ce qu'on lit dans la *Méthode de direction des Œuvres de jeunesse*, écrite par M. Timon David : Tome I, 2<sup>e</sup> partie, chap. I.

« Dans nos œuvres, la piété doit occuper le premier rang d'importance et avoir la préseance de dignité ; elle doit être le but constant de nos efforts, la fin où nous devons tendre et arriver, sans quoi nous sortirions de notre vocation de prêtres. Mais les jeux doivent avoir la préséance d'antériorité, je veux dire, que, semblables aux chasseurs qui veulent attirer dans leurs filets les oiseaux du ciel, nous devons, comme eux, employer d'innocents appas pour faire tomber dans les filets du bon Dieu tant de pauvres âmes que le vent du monde pousse dans les plus fausses directions. Comme les Apôtres, nous devons constamment dire: *Vado piscari*, je vais pêcher (Joann XXI, 3). Mais pour pêcher, l'intention de prendre des poissons ne suffit pas, il faut encore mille engins, mille industries ; en négliger

quelqu'une par sa faute, c'est s'exposer à travailler de longues nuits sans rien prendre. »

Or D. Bosco a constamment mis en pratique cette doctrine qui était la sienne. On peut même dire que Dieu l'avait merveilleusement préparé à la vocation de récréer les enfants et les jeunes gens. Il était doué d'une agilité extraordinaire, d'une force peu commune, d'une dextérité de main et d'un coup d'œil qui en faisaient un habile prestidigitateur. Dans ces conditions, il lui était facile d'amuser la jeunesse qui l'entourait.

Les auteurs qui traitent des jeux du patronage parlent des qualités qu'ils doivent avoir. Il faut, disent-ils, que les jeux soient bruyants, car les enfants aiment à crier ; qu'ils soient modestes pour ne blesser jamais la sainte pureté ; qu'ils occupent un grand nombre d'enfants pour faciliter la surveillance ; qu'ils soient simples et peu coûteux et contribuent à fortifier le corps. Le plus bel instrument de jeux, disent-ils, sont les jambes. Cependant ils n'excluent pas les jeux tranquilles, à condition qu'ils soient rares, qu'ils ne servent qu'aux jours de mauvais temps et durant les soirées d'hiver.

Ouvrons maintenant le règlement du patronage de D. Bosco, nous lisons à l'article XII: Régulateurs des récréations — 1<sup>o</sup> Notre désir est que tous prennent part aux récréations en la manière prescrite et aux heures où elles, sont permises. — 2<sup>o</sup> Les jeux du patronage sont : les boules, les palets, les balançoires, les échasses, le pas de géant, la balle, la corde, la gymnastique, les jeux de dame, d'oie, d'échecs, les métiers, ou tout autre jeu propre à exercer la force du corps. — 3<sup>o</sup> Sont prohibés les cartes, le tarot et les autres jeux dans lesquels on pourrait offenser Dieu, faire du mal aux autres ou à soi-même. — 4<sup>o</sup> Le temps ordinaire de la récréation est, le matin, de 10 heures à midi ; le soir, de 1 heure à 2, et tout l'intervalle qui s'écoule depuis le salut jusqu'à la nuit.

Mais il y a une manière de jouer aimable, honnête, charitable. D. Bosco n'a pas oublié d'en parler, car son règlement a un article assez long qui est intitulé: *Tenue en récréation* ; il y est dit : Chacun doit se contenter des jeux du patronage et se tenir dans les limites assignées pour le jeu auquel il se livre. Durant la récréation, il est défendu de parler politiquement, d'intro-

(1) Voir *Bulletin* de février 1906.

duire des journaux, quelqu'ils soient, de lire aucun livre sans la permission du directeur. Il n'est pas permis de jouer de l'argent, des comestibles, ou toute autre chose appréciable sans une permission expresse du préfet. Il est défendu de jeter des pierres, des boules de bois ou de neige, d'endommager les arbres, les inscriptions, les peintures, de dégrader les murs, d'y faire des dessins au charbon ou de les souiller de tout autre manière. Il est rigoureusement défendu de se disputer, de frapper les autres, de leur mettre le bras sur les épaules, de dire des paroles grossières et méprisantes. Il faut se rappeler que nous sommes tous les enfants de Dieu et que nous devons nous aimer comme des frères.

D. Bosco prenait une part active aux récréations. Il acceptait volontiers d'être chef de camp, et alors c'était un bonheur de vaincre avec lui, et un plus grand bonheur encore pour des adversaires de le vaincre lui-même. D. Bosco veillait personnellement sur la récréation ; il allait de-ci, de-là, et inspectait la cour tout entière. Apercevait-il un joueur mécontent qui se tenait à l'écart, il lui disait : Va prendre ma place dans tel jeu et je te remplacerai ici. S'il en voyait quelques uns qui ne jouaient pas, il les entraînait au jeu. En parcourant ainsi la cour, il trouvait moyen de dire une bonne parole à l'un, de donner un avertissement à l'autre, un conseil spirituel à un troisième qui manquait de ferveur pour les sacrements. Parfois D. Bosco organisait lui-même une partie dans la cour, ou encore il jetait des dragées au milieu des joueurs, et c'était à qui se dépêcherait de les ramasser.

Les grandes fêtes avaient toujours leur récréation extraordinaire. Nous citons textuellement l'historien de D. Bosco : « La soirée des jours de fête, D. Bosco trouvait toujours une nouvelle manière d'amuser ses jeunes gens. Il avait des jeux réservés pour les grandes solennités. A la foule ordinaire des patronnés se joignaient, ces jours-là, un grand nombre de bienfaiteurs, d'amis et d'invités. D. Bosco les plaçait convenablement et lui-même avait son siège au milieu de l'assistance. Les régulateurs étaient à leurs postes pour maintenir l'ordre. Ordinairement la musique instrumentale alternait avec les exercices récréatifs. Les jeux préférés étaient la course en sac, les pots remplis de dragées, qu'on essayait de casser, les yeux bandés, le mât de cocagne, la planche savonnée, etc. La journée se terminait par l'illumination de la cour et des fenêtres de la maison, il y avait des feux d'artifice, et même le lancement d'un ballon.

Parfois D. Bosco reprenait son tablier de bateleur, et devant une petite table préparée

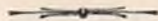
pour la circonstance il recommençait ses tours d'adresse d'autrefois. D'un petit gobelet il faisait sortir des boules petites et grosses, des rubans de papier de différentes couleurs et en quantité telle que les spectateurs ne pouvaient en croire leurs yeux. Il faisait passer un objet sans qu'on le voie, dans la poche de quelqu'un, devinait les cartes que l'on tirait au hasard, etc. etc. Après avoir bien fait rire ses jeunes gens, D. Bosco les effrayait en les faisant apparaître sans tête. Puis il les rétablissait dans leur état naturel et leur expliquait l'importance pour un jeune homme d'être sans tête, c'est-à-dire, sans entêtement, sans résistance aux ordres de Dieu et de ses supérieurs, Le jeune homme sans tête, c'était, disait-il, le jeune homme parfaitement obéissant. A partir de 1860, D. Bosco cessa complètement ces exercices de prestidigitation ; il avait 45 ans.

Les jours de fête exceptionnels, D. Bosco préparait la « Roue de la fortune », sorte de tombola où tout le monde gagnait et où les meilleurs lots allaient toujours aux plus assidus et aux plus vertueux du patronage. Cete espèce de distribution de récompenses revenait tous les trois mois, à savoir : pour la Saint François de Sales, pour la fête de S. Louis de Gonzague, pour l'Assomption et la Toussaint. Les objets gagnés étaient des livres de piété ou d'histoires intéressantes, des crucifix, des médailles, des cadres, des jouets; il n'était pas rare d'y voir quelques paires de souliers ou des pièces de draps pour vêtements, destinés aux plus méritants. Comme on le voit, D. Bosco ne craignait pas de perdre son temps en prenant une part active aux divertissements de ses enfants du patronage. Il savait que le jeune homme a besoin de jouer, de rire, de s'amuser, et c'était par ces innocentes amorces qu'il les attirait au patronage, loin des dangers du monde et des mauvaises compagnies, qu'il leur faisait sanctifier le dimanche et les amenait tout doucement aux pratiques d'une fervente piété.

C'est ainsi qu'il forma en si grand nombre des jeunes gens chrétiens, aimables et sérieux ; c'est ainsi qu'il rendit attrayantes les vertus évangéliques et conduisit ses disciples au sommet de la perfection. Nos pères avaient jadis un cantique où ils disaient :

*Et toujours joyeux,  
Nous cherchons les cieux.*

Tel était le but des exercices récréatifs au patronage de Dom Bosco, tel doit être le but de tous les patronages vraiment chrétiens.







## Matto-Grosso (Brésil)

### Mission des Coroados-Bororos.

Relation de D. Malan (1).

Bien aimé Père,

Voici enfin la troisième et dernière partie de la relation de mon voyage à travers les immenses et épaisses forêts du Matto Grosso.

A peine avons-nous terminé l'installation de la nouvelle colonie de l'Immaculée Conception que nous partions, mes compagnons dont je vous ai déjà cité les noms et moi, pour le *Haut-Araguaya* et plus spécialement pour *Macedina*, éloigné d'environ 80 kilomètres de la nouvelle mission. Comme route nous n'avions qu'une petite *picada* (sentier ouvert par les voyageurs à coup de hache et de serpette), et cet étroit chemin était encore couvert de petits arbustes épineux et de troncs d'arbre qui ne laissaient pas que de caresser un peu trop vivement les vêtements et les harnais sans épargner les montures et les cavaliers.

La nuit nous surprit bien vite : c'était une de ces nuits horribles, qui sont pleines d'obscurité et de pièges, qui épouvantent les plus intrépides pionniers et qui sont hélas ! bien connues du missionnaire dans ses courses apostoliques. Nous nous étendîmes sur le sol pour prendre du repos, mais comme nous nous trouvions tout auprès du petit fleuve *Corrego fundo* appelé ainsi à cause de la profondeur de son lit, nous éprouvâmes bientôt une sensation d'humidité qui nous pénétrait jusqu'à la moelle, malgré un fort beau brasier que nous entretenions soigneusement avec de grosses branches d'arbres encore vertes. Nos estomacs commençaient déjà à se plaindre de

la faim, et le sommeil ne voulait pas venir mâter ou du moins apaiser ces désirs de la nature. Ajoutez à cela des myriades d'insectes, qui ne respectaient pas même nos pauvres chevaux, et ceux-ci, furieux de ces piqûres continuelles et douloureuses, ne tardèrent pas à se débâter et à s'éloigner au galop. Jugez quelle peine nous eûmes pour les rattraper au milieu des ténèbres les plus épaisses !

Nous parvenions heureusement sur le soir du deuxième jour à notre but. Déjà à une lieue avant *Macedina* nous avons fait la rencontre de douze cavaliers envoyés tout spécialement au devant de nous par l'aimable commandant de cette localité très moderne, le Major Ticero. C'est ainsi précédés et suivis que nous fîmes notre entrée au bruit de nombreux pétards et de salves de fusils.

*Macedina* était autrefois le siège d'une garnison qui avait pour but de réprimer par le fer et le feu les actes abominables des terribles Bororos qui ne se faisaient pas faute alors d'attaquer et de massacrer les paisibles voyageurs. Ces tristes faits ont presque complètement disparu depuis que nous y avons établi notre œuvre évangélistique au profit de ces pauvres enfants de *Tupã* (1). Actuellement *Macedina* est devenu une colonie agricole pour l'élevement des meilleures races de bœufs et de chevaux et un centre minéralogique pour la recherche de l'or et des diamants. Il est habité presque exclusivement par de braves gens venus de Bolivie sous l'habile et charitable direction du Major Ticero qui sait employer tout ses efforts pour conserver au sein de ces familles le trésor des traditions religieuses. Comme toutes ces personnes étaient heureuses en cette journée du 23 juin ! car il leur était donné de voir pour la première fois un prêtre chez eux ! Depuis longtemps nous étions appelés en cette localité pour y administrer les sacrements ; nous profitâmes donc de cette occasion pour satisfaire les désirs de ces braves gens qui montrent si parfaitement combien elles comprennent les bienfaits de la religion. Nous étions au

(1) Voir Bulletin de février, 1906.

(1) *Tupã* est le nom que donnent à l'Être Suprême presque tous les Indiens du Brésil.

milieu d'eux à la veille de la fête de Saint Jean Baptiste, patron de cette région.

Le major Ticero voulut que nous logions sous son toit et nous y restâmes jusqu'au 25 au matin. Durant ce temps, comme l'évêque nous avait délégué tous ses pouvoirs, nous pûmes, Dom Balzola et moi, procéder à l'administration de plusieurs sacrements, mais avant de baptiser et de confirmer beaucoup de ces personnes, comme aussi avant de célébrer ou de régulariser plusieurs unions matrimoniales, nous ne manquâmes pas de les instruire convenablement. Nous avons eu la bonne fortune de baptiser, de confirmer et d'admettre à la sainte communion une personne qui auparavant s'était confessée et dont nous célébrâmes ensuite le mariage ! Voici encore un autre cas fort curieux. Un homme venant des bords du Rio *Benito* qui arrose les terrains si fertiles de Goyaz, à vingt huit lieues de Macedina, arrive en toute hâte chez le major Ticero et lui demande des remèdes pour sa pauvre mère malade. Pendant les deux jours qu'il passe ici, il oublie que le remède est pressé, mais il y rencontre... une épouse que je baptisai et confirmai. Comme le fiancé veut que la noce ait lieu aussitôt que possible, sa future prépare en toute hâte son trousseau sans déranger ni la bonne faiseuse de robes, ni la modiste, mais en se contentant de trouver pour elle comme pour son prétendant ce qui était strictement nécessaire pour ne pas manquer à une certaine décence. Tous deux se confessèrent, communierent et aussitôt après furent unis par les liens du mariage. Après quoi l'empressé mari retourna près de la malade, emmenant avec lui son épouse et... les remèdes qu'il était venu chercher.

Croyez, vénéré Père, que ces quelques instants passés au milieu de ces bons chrétiens vraiment primitifs furent des instants de grâces et de bénédictions. Ces chers amis de Macedina nous prièrent vivement de retourner les voir au moins une fois chaque année, nous promettant de construire une belle chapelle dans laquelle on pourrait accomplir dignement les cérémonies du culte.

Il se trouve à dix ou douze lieues de là une forte tribu d'Indiens qui se sont établis là par peur des soldats envoyés à leur poursuite, ils étaient en effet les principaux meneurs de la révolte et s'étaient rendus coupables des atroces massacres qui eurent lieu avant la fondation de notre colonie du Sacré-Cœur. Le nombre de ces farouches Indiens reste encore à connaître. Lorsque, après avoir traversé l'Araguaya et le Diamantino, ils suivent les rives sablonneuses de ces deux fleuves, ils ont grand soin de faire disparaître les traces de leurs pas en les recouvrant de sable, afin de ne pas être connus des gens ci-

vilisés. On a pu parfois en interroger quelques uns sur leur tribu, leur nombre, etc.; toujours ils ont répondu d'une manière évasive, et on a remarqué qu'ils diminuent considérablement leur nombre, comme pour se préserver de quelque attaque imprévue.

J'aurais voulu, ainsi que Dom Balzola, me rendre près d'eux pour leur annoncer qu'à vingt lieues de leur campement il y avait un établissement où ils seraient paternellement accueillis et où ils se trouveraient à l'abri de tout danger. Mais le major Ticero, et les autres, connaissant parfaitement le caractère fourbe de ces Indiens nous en dissuadèrent, nous disant que nous ne pourrions nous y rendre que bien armés ou mieux, accompagnés d'un bon nombre des Indiens qui ont déjà quelque connaissance de la civilisation et dont les mœurs par là même sont fort adoucies. Ceux-ci n'étant pas auprès de nous, d'autre part les armes nous manquant, nous jugeâmes à propos de suivre les prudents conseils qui nous étaient donnés, nous réservant d'envoyer vers eux quelques indiens de la colonie du Sacré-Cœur pour les saluer de notre part et les inviter à venir nous trouver à la nouvelle Colonie. Ils devaient aussi à leur retour nous dire quelle impression notre invitation aurait faite sur leurs malheureux compatriotes, et quelles étaient leurs dispositions. Il faut reconnaître que les Indiens nous témoignent toujours une grande confiance lorsqu'ils sont auprès de nous, mais leur solidarité à soutenir les idées de leur cacique, qui se dit toujours en communication avec le *Bope* (dieu mauvais de la tribu), et la défense rigoureuse qu'ils ont de dévoiler ce qui leur est révélé par leurs *Baris* (prêtres), nous font souvent douter de la véracité de leurs réponses, surtout lorsqu'il s'agit de leurs habitations ou de leur nombre. Malgré cela, nous espérons cependant obtenir certains renseignements qui nous seront très utiles. Que le Seigneur veuille bien nous bénir et nous accorder la grâce que toutes ces chères âmes presque en contact avec nos missionnaires ou très proche d'eux, commencent à sentir les heureuses influences de notre sainte religion !

Le 25, après avoir célébré la sainte Messe et pris quelques aliments chez le bon major Ticero, nous nous mettons en route, non sans avoir chaleureusement remercié notre généreux hôte et son aimable famille. Cette fois nous prenons passage sur un *batelom* (petite barque de forme très simple) que le major avait mis à notre disposition et nous nous dirigeons sur Registro, situé à un peu plus de 30 lieues. Nous nous laissons entraîner par le courant descendant.

Le soleil reflétant ses ardents rayons sur les eaux nous brûlait les yeux, mais ce qui surtout

nous donnait à réfléchir, c'étaient les cascades tout à la fois nombreuses et si dangereuses que parfois notre embarcation semblait devoir se briser dans la chute. Que de cris ! de : ah ! jetés involontairement par nous tous ! L'endroit le plus difficile fut celui d'*Oiro fino*, ainsi appelé à cause de la grande quantité d'or qu'on y trouve. Quels durs moments pour mon fidèle compagnon Pio dont le visage décelait les vives inquiétudes, les transes mortelles ! Et lorsque le danger lui semblait conjuré, quels joyeux soupirs il poussait ! « Grâce à Dieu, s'écriait-il, nous voilà en-

y réchauffer et rattraper le sommeil qui nous avait fui pendant les deux nuits précédentes passées le long de l'Araguaya. Parvenus au confluent du Barreiro avec l'Araguaya, nos rameurs nous avaient indiqué l'emplacement d'un campement d'Indiens qui, il y a environ quatre ans, massacrèrent les deux familles Ignazio et Clarismundo habitant dans le voisinage. Je vous ai déjà décrit ces tristes faits dans la relation de mon premier voyage dans la forêt. Le campement est actuellement désert ; il fut complètement détruit par une poignée d'hommes



Matto-Grosso. Colonie du Sacré Cœur — Petites Indiennes apprenant à coudre.

core sauvés !... Mais comme mon cœur est petit, petit ! » et en disant cela, il me montrait le bout de son petit doigt, voulant ainsi me faire comprendre en quel état réduit se trouvait son cœur. Et de fait cette chute d'eau avait quelque chose de terrifiant ; le courant dans son impétuosité allait se briser contre un bloc de pierre que l'on voyait surgir au dessus de l'onde, tandis que de l'autre côté se creusait tout noir un trou immense où les eaux allaient se précipiter en tourbillons écumants. Songez, bien cher Père, que nous dûmes franchir ce pas périlleux dans cette pauvre petite barque qui paraissait ne pas devoir en sortir. Gabet et moi, nous faisons les braves, mais celui qui aurait pu mettre la main sur notre cœur l'aurait senti battre avec précipitation.

Nous arrivions dans la soirée à la *fazenda* de M. Marcos, à *Pega com Deus* ; nous pouvions nous

indignés de ce forfait et désireux de venger les malheureuses victimes. Des témoins oculaires me racontèrent qu'à la première décharge des fusils, aucun indien n'avait été atteint et que tous tentèrent de s'enfuir, les uns dans la forêt, les autres vers le fleuve. Mais à la seconde décharge et aux suivantes un grand nombre des assassins tombèrent sous les balles vengeresses. Le reste put échapper mais dans quelles circonstances et au prix de quelles fatigues ! Un vieillard le Cacique Lulu, qui se trouve actuellement installé dans notre colonie du Sacré Cœur, dut, pour échapper à la mort, plonger dans le fleuve et nager sous l'eau. Il franchit plus de 500 mètres dans l'espace de dix à douze minutes et il put ainsi se mettre à l'abri des balles. Une pauvre femme, entendant les coup de fusil s'enfuit terrorisée dans la forêt abandonnant dans son trouble sa petite fille qu'elle allaitait encore.

Mais, à peine s'apercevait-elle de son oubli qu'indifférente à la fusillade elle revenait en toute hâte chercher son bien-aimé trésor. Elle saisissait vivement son enfant retrouvée et reprenait sa course vers la forêt où elle espérait être en sûreté, lorsqu'une balle venant la frapper l'étendait morte sur le sol. Quelques instants après, l'innocente petite créature était coupée en morceaux !

Bien vénéré Père, ces horribles tragédies ont cessé, depuis que les Salésiens, vos enfants, sont venus s'établir en ces régions, si disgraciées et tout fait espérer que désormais semblables faits ne se répéteront plus.

Nous quittions le 28 juin la case hospitalière de M. Marcos pour reprendre notre *Batelom*, et nous arrivions presque sans nous en apercevoir à Registro où nous étions impatientement attendus. C'était la veille de la solennité des saints apôtres Pierre et Paul, et cette fête se célébrait avec grande pompe dans cette petite ville naissante. Elle devait en cette année revêtir un caractère encore plus important par la présence des ministres de Dieu. Cette religieuse population regarda notre arrivée comme une bénédiction toute particulière du ciel. Le carillon se fit immédiatement entendre qui appela à l'église tous les habitants, et ceux-ci manifestèrent leur joie d'avoir deux prêtres au milieu d'eux en entonnant des cantiques à la sainte Vierge et aux saints du jour, sans oublier St Jean Baptiste qu'ils n'avaient pu, le 24, fêter comme ils l'auraient voulu, puisqu'ils étaient privés du Saint Sacrifice de la Messe. Tous les exercices de piété furent ponctuellement accomplis ; il n'y manqua pas même la prière du soir qui se prolongea jusqu'à neuf heures. Profitant du nombreux concours de fidèles et de leurs excellentes dispositions je leur adressai quelques paroles de circonstance en préparation à la journée du lendemain ; puis nous nous retirâmes pour prendre un repos bien gagné. Le 29, nous nous consacrons de grand matin aux confessions et je célébrai ensuite la sainte Messe au cours de laquelle Dom Balzola distribua la sainte communion à une foule d'assistants. Pendant notre court séjour à Registro nous fûmes les hôtes de notre vieil et sincère ami, le major Calixte Barboza. Je fis dans cette localité l'achat d'un autre *Batelom* que nous chargeâmes de toutes sortes de provisions destinées à notre nouvelle Colonie.

Le 30 nous nous réembarquions pour regagner l'Immaculée-Conception, mais non sans de grandes inquiétudes à la pensée que nous devions encore remonter ces 32 ou 33 cascades que nous avions dû, à l'aller, franchir avec tant de peur. Le soleil était très ardent il semblait comme

vouloir incendier la forêt et durant toute la journée nous étions exposés à l'ardeur de ses intenses rayons. Nous passions ordinairement les nuits sur les bords du fleuve, lorsque cela nous était possible, mais nous devions nous garantir contre une rosée si abondante et si condensée qu'elle nous semblait une véritable pluie. Quelquefois il nous fallait suspendre nos hamacs à deux branches d'arbustes touffus, car sur le sol nous découvrions des traces nombreuses d'*aantas*, de *capivaras*, et des terribles *oncas*(1). Bien souvent nous nous réveillions au bruit et aux cris de ces redoutables animaux. Notre bon compagnon Pio nous narrait dans la journée les frayeurs qu'il avait ressenties, et nous-mêmes nous n'étions passans sentir plus précipités les battements de notre cœur pendant ces longues nuits passées sans sommeil. Nous avions pourtant assez de gardiens qui tournaient autour de nous : c'étaient les fameux *pernilonghi*, petits insectes ailés qui bruissaient dans l'air que nous respirions, nous faisant continuellement entendre leurs monotones *zum, zum*, alors que nous aurions tant voulu pouvoir dormir un peu. Nous eûmes encore pendant ce voyage à beaucoup souffrir des attaques forcées des fourmis dites *carregadora*, bien plus grosses que les fourmis ordinaires, et d'une force telle qu'elles peuvent en quelques instants détruire quelque objet que ce soit. Je me rappelle encore aujourd'hui, et non sans déplaisir, l'acharnement avec lequel elles se jetèrent, pendant une nuit pluvieuse, sur mon *poncho* c'est-à-dire, la couverture qui sert à recouvrir quiconque se trouve dans un hamac. C'était un magnifique *poncho* de gomme que j'avais placé sur le filet en forme de toit et au matin je n'en retrouvai que des miettes. Cela n'eut peut-être pas été de conséquence pour un rentier qui aurait pu en acheter un autre, mais... pour un Salésien !

Il fallut bien me résigner à la perte de ma fameuse couverture. La vertu principale de ces

(1) L'*Aanta*, appelé aussi l'éléphant de l'Amérique, est, comme celui-ci, un pachyderme, mais ressemblant plutôt au sanglier qu'il dépasse comme grandeur. Il porte à la place du groin une sorte de trompe qu'il élève et abaisse, allonge et diminue comme il le veut. Nul mieux que lui ne sait s'ouvrir un passage à travers les fourrés les plus épais, qu'il sépare au moyen de sa trompe. — Le *Capivara*, de la famille de rongeurs est de la grosseur d'un porc de quelques mois. Sa tête est petite, les lèvres sont fendues, les yeux très grands ; il ne porte pas de queue, et sa couleur est d'un gris-obscur et toute rayée de larges bandes noires.

L'*Onça* peut être regardé comme le tigre de l'Amérique et prend plusieurs noms suivant la couleur de son pelage. Tantôt on l'appelle *puma*, tantôt lion. C'est certainement un des animaux les plus terribles de cette région. Il fait des bonds qui atteignent jusqu'à 6 et 7 mètres de hauteur, il grimpe avec l'agilité d'un chat et il attaque les *pache*, les *capivara*, les troupeaux et même les hommes.

fourmis est le travail, mais elles ne l'entendent pas comme nous qui y cherchons le progrès et l'utilité ; les fourmis au contraire n'ont pas d'autre but le plus souvent que d'exercer la patience de l'homme en ravageant et détruisant tout ce qu'il construit. Et on peut dire qu'ils se livrent scrupuleusement à ce travail de destruction ! Quel fléau !

Nous parvenons enfin aux cataractes ; il nous fallut sauter dans l'eau, décharger l'embarcation et la transporter à force de bras jusqu'au sommet de la chute qui quelquefois s'élevait à 500 mètres au dessus de nous. Ajoutez que nous étions nous-mêmes chargés de tout ce que contenait le *batelom* ! Une fois parvenus au faite, nos rameurs s'occupaient de remettre la barque à flot et d'y réinstaller les vivres et les couvertures ; pendant ce temps mes compagnons et moi nous examinions le paysage ou plutôt nous fouillions du pied la terre sablonneuse empreinte des traces toutes fraîches des *antas* et des *onças*. Toute une pluie de *carrapatos* tombait sur nous des feuilles des arbres, et durant toute la journée nous n'avions pas peu à faire pour les chasser de dessus nous. Ils n'acceptaient de s'en aller qu'après s'être amplement gorgés de notre sang, nous faisant des piqûres dont je conserve encore les cicatrices, bien que plusieurs mois se soient déjà écoulés.

Au 2 juillet, en ce beau jour de la Visitation de la T. S. Vierge, je célébrai le saint sacrifice sur un autel *sui generis*, formé d'un filet tendu entre deux arbres, ayant pour cierges deux *taquaras* fixés au sol, et comme décoration des branches de palmier entrelacées tout naturellement. Devant moi s'étendait toute blanche une splendide plage où venaient se mourir les flots argentés du fleuve !

Le 4, notre provision de viande (c'est l'unique aliment en ces lointains voyages) vint à s'épuiser et il fallut nous débrouiller. De temps en temps alors, Pio et Gabet (celui-ci plus hardi) prenaient un fusil, et sans sortir du *batelom* tuaient des pigeons, des *capivaras* ou d'autres animaux qui servaient à notre nourriture. Un certain jour nous aperçûmes à une distance d'environ 50 mètres un énorme *Anta* qui traversait le fleuve et nous fûmes assez heureux pour le tuer de plusieurs balles. Nous nous arrêtâmes pour le dépecer et nous nous emparâmes de toute la chair qu'il nous fut possible de tailler. Certes, elle n'était guère tendre, ni délicate, mais nous avions bon appétit, et c'est là le meilleur assaisonnement. La peau de l'animal, extrêmement précieuse à cause de son épaisseur qui atteint deux et même trois centimètres, est très recherchée par les bourreliers-selliers. Hélas ! celle du nôtre avait été affreusement abîmée par

les dents et les ongles acérés des *onze* contre lesquels il avait dû se défendre. Quant à sa carcasse nous la rejetâmes dans le fleuve pour le plus grand agrément des poissons, et nous nous remîmes en route.

A mesure que nous avançons, les cascades se faisaient de plus en plus dangereuses. Une d'entre elles est tristement connue par l'accident mortel dont furent victimes, il y a de cela quatre ans, six hommes. Ils étaient montés dans une petite barque qui à un moment donné chavira. Les six hommes coulèrent aussitôt à pic avec les vivres, les armes, les couvertures et les vêtements dont ils s'étaient dépouillés pour être plus tôt prêts, en cas de danger. Rendons grâce au Seigneur et à sa divine Mère qui nous ont providentiellement protégés dans le passage de ce terrible et dangereux rapide !

Enfin, le 6, sur les confins de la nuit, nous avions la douce consolation de revoir notre chère colonie naissante.

Que de choses s'y étaient accomplies pendant notre absence et avec un personnel si réduit ! Il y avait à peine quinze jours qu'elle existait, et nous trouvions deux *ranchos* construits avec des planches très épaisses enfoncées à même dans le sol. Ils étaient couverts originalement de larges feuilles de *nassú*, et ce travail avait été intégralement exécuté par les seuls indiens, sous la direction de nos missionnaires, sur le plan de celui qui été construit récemment et qui nous sert en ce moment de chapelle. On avait déjà tracé et même ouvert plusieurs chemins conduisant au fleuve, à la forêt ou dans d'autres directions ; on avait aussi commencé l'opération du déboisement sur un certain point où, espérons-le, nous verrons, d'ici peu de temps, jaunir et se dorer une belle moisson que la divine Providence saura multiplier, afin que nous puissions rassasier toutes les personnes qui se présenteront à la colonie. Au début de la nouvelle œuvre d'évangélisation, le nombre des Indiens était très restreint ; il n'y en avait que sept. C'est qu'en effet tout manquait, même les objets de première nécessité, et il nous était absolument impossible de donner asile à un plus grand nombre de sauvages qui ne connaissant encore rien de la civilisation, s'empressent de détruire ce qu'on leur confie.

Bien cher Père, en voyant réalisée et accomplie la fondation si providentielle de cette chère colonie, en songeant à son avenir si riche de fruits abondants, j'ai senti mon cœur rempli d'un je ne sais quoi qui ne peut s'expliquer, mais qui m'a procuré les plus douces émotions ! Mais à ma joie indicible est venue se mêler un peu, je dirai même, beaucoup de tristesse ! Oui ! un nuage a obscurci mon horizon tout à l'heure

si beau ! Une grande préoccupation s'est emparée de mon esprit, de tout mon être, lorsque j'ai vu se présenter à moi Miquel et Tôtô, les deux *Bari* les plus considérables de leur tribu, qui sont campés actuellement dans le *Haut Garças*, à 40 kilomètres vers le nord. Ils avaient laissé leurs compatriotes au nombre d'environ 50 à la station *General Carneiro* et ils venaient au nom de tous me demander de les recevoir dans la colonie de l'Immaculée Conception. Que faire en ces circonstances critiques ? Les fournitures et le matériel que j'ai fait venir d'Europe ne me sont point encore parvenus, et je ne puis pas pourvoir aux besoins de ces pauvres sauvages. Comme il m'est douloureux de répondre par un refus à toutes les demandes que me font ces chers amis ! J'ai cependant essayé de les satisfaire autant que je l'ai pu en leur indiquant un endroit assez rapproché de la Colonie, où il leur serait facile d'établir leur campement, et je leur garantis que nous leur aurions prêté les outils nécessaires aux travaux de la culture en leur fournissant également les semences et les graines dont ils auraient besoin. Je leur promis enfin qu'à peine les chariots chargés de vivres et de vêtements nous seraient-ils arrivés, nous partagerions tout avec eux, et qu'au mois de janvier au plus tard tous feraient partie de la Colonie qui serait en ce moment, du moins je l'espère, à même de les recevoir. Les deux *Bari* me quittèrent après cet entretien un peu rassurés, mais fort tristes. Le lendemain j'ai eu l'occasion de passer par le *Haut-Garças*, et j'y ai vu cette bande d'indiens. Ce qui m'a fait le plus de peine c'est de constater l'affreuse situation dans laquelle ils se trouvent. Pauvres enfants ! Ils ne voient pas la lumière de l'Évangile et de la civilisation : aussi n'ont-ils pas d'autre idéal que la vie errante de brute qu'ils mènent. Ce n'est pas vivre qu'ils font, c'est végéter, car ils ne pensent pas qu'ils ont une âme, image et ressemblance de Dieu même, capable de perfectionnement et douée des plus sublimes qualités. Quelle vie misérable et bien digne de la commiseration de tous !...

Que le Seigneur fasse bien vite resplendir sur ces immenses forêts et leurs habitants la bienfaisante lumière de l'Évangile qui ennoblit, et de la civilisation qui adoucit la vie ! C'est là la fin pour laquelle nous travaillons, mais nous ne pouvons pas y atteindre sans l'appui efficace des bons et généreux Coopérateurs salésiens de Dom Bosco. Leur aumône est le baume qui console l'âme du missionnaire acceptant tous les sacrifices, c'est la rayon fécond de lumière qui pénètre dans le cœur de ces malheureux sauvages, les illumine et les rend meilleurs ; c'est enfin le moyen indispensable pour parvenir à

régénérer ces êtres humains. Le Ciel saura abondamment récompenser tous ceux qui contribuent dans la mesure de leurs forces, à fonder et à soutenir cette œuvre si importante, en leur donnant ce bonheur qui commence dès ici-bas et se continuera pendant toute l'Éternité.

Permettez-moi, bien-aimé Père, de terminer par ces pensées cette relation de mon voyage à travers les forêts qu'habitent les sauvages du Matto-Grosso. Veuillez nous recommander aux prières des vénérés Supérieurs qui vous entourent ; bénissez du plus profond de votre cœur de père ces Missions qui promettent tant de fruits précieux et en particulier celui qui aime à se dire

Votre tout dévoué et reconnaissant fils en  
Notre Seigneur

Dom ANTOINE MALAN  
Prêtre.

Depuis la réception de cette intéressante relation, deux télégrammes envoyés de Général Carneiro, station télégraphique nous ont été communiqués par Dom Malan qui les avait reçus de la Colonie de l'Immaculée Conception et de celle du Sacré-Cœur. Nous nous empressons de communiquer les deux textes.

1<sup>e</sup>) 29 octobre 1905. — Dom Malan, Cuyabá — *Arrivent nombreux Indiens de l'Araguaya. Attendons ici, avec les Bororos, leurs familles qui les rejoignent. Dirigerons tous vers « colonie Sacré-Cœur » à cause impossibilité où nous nous trouvons de les garder, par suite de manque de personnel et de ressources.* — D. Salvetto.

2<sup>e</sup>) 7 novembre, 1905 — Dom Malan, Cuyabá — *90 Indiens nous sont arrivés. Affectueuses salutations.* — D. Balzola.

---

**Le Cousin Jehan « Compagnon d'armes du Chevalier-Apôtre »** — Par M. le chanoine Rosière. — Un beau volume in-8° de 300 pages avec photogravures. — Prix : 2 fr. 25 (franco 3 fr.). — Chez l'auteur, 19, rue des Feuillants, Poitiers.

Le plus bel éloge de cet ouvrage se trouve renfermé dans la lettre que Mgr Pelgé voulut bien adresser à l'auteur, et dont voici quelques extraits :

« Monsieur le chanoine.

« Je viens de lire la *Vie de M. l'abbé Chauvin*, ancien curé de Persac. Elle est des plus attachantes, et tous ceux qui ont connu l'incomparable pasteur vous seront reconnaissants d'avoir heureusement fait revivre une physionomie qu'il importait de ne pas laisser disparaître dans l'oubli . . . . .

« Quel beau modèle pour le clergé !... »

« Comment le prêtre qui a charge d'âmes n'éprouverait-il pas le besoin de marcher sur les traces de ce pasteur exemplaire ? »

« Il réalisa parfaitement l'idéal du *curé de campagne*. . . . A vous donc, Monsieur le chanoine, mes très sincères félicitations ! A votre livre tous mes vœux de plein succès ! »

« Veuillez agréer, etc.

† HENRI, évêque de Poitiers.



## GRÂCES ET FAVEURS

obtenues par l'intercession de Notre Dame Auxiliatrice

**L**A sainte Église a établi, à l'occasion et en commémoration de divers miracles la fête de Notre Dame des Prodiges, témoignant ainsi à Marie sa reconnaissance pour les prodiges innombrables de grâces spirituelles et temporelles que cette Mère de miséricorde n'a cessé d'opérer en faveur de ses enfants. On peut dire, en effet, que Dieu a opéré en Marie les plus grands miracles. Sa vie entière n'est qu'un long enchaînement de prodiges ineffables, qui commencent à son Immaculée Conception pour ne finir qu'à sa glorieuse Assomption dans le Ciel : et Marie, de son côté, dans toute la suite des siècles, n'a pas cessé, un seul jour, d'accomplir, par son intercession toute puissante auprès de Dieu, toutes sortes de merveilles dans l'intérêt des chrétiens. De longs volumes ne suffiraient pas pour enregistrer seulement le nom des prodiges éclatants dont font mention les chroniques des sanctuaires de la Vierge, Mère de Dieu. Cherchez l'origine de la plus obscure chapelle ou du temple le plus renommé, consacré à la Mère de Dieu, vous découvrirez partout et toujours qu'il fut bâti en mémoire et en reconnaissance de quelque insigne faveur obtenue par l'intercession de Marie : tout dans ces bénits sanctuaires, crie aux pieux pèlerins : Ici, la Très Sainte Vierge montre la puissance de son bras et la bonté de son cœur. Il suffit de nommer Notre Dame des Victoires, Fourvières, Notre Dame de la Garde, Lourdes, la Salette, le Sanctuaire de Marie Auxiliatrice au Valdocco, etc., etc.

\* \* \*

Je vous adresse ci-inclus ma trop modeste offrande, pour accomplir la promesse que j'avais faite à la Sainte Vierge, si elle m'accordait une grâce qui m'était bien chère.

Mon frère était malade depuis treize mois d'une maladie de poitrine. Je vous écrivis en décembre de l'année dernière pour vous demander de vouloir bien prier et faire prier Notre Dame Auxiliatrice pour sa guérison.

Je suis heureuse de pouvoir vous annoncer que le cher malade va beaucoup mieux, et lui, qui depuis près de deux ans était incapable de faire aucun travail, doit, ces jours-ci, reprendre son occupation.

Je ne doute pas un seul instant que je doive sa guérison à la sainte Vierge, car mon pauvre frère en était réduit à un état tel que les médecins ne nous donnaient aucun espoir, et, à

plusieurs reprises, je l'ai vu à l'article de la mort. J'étais d'autant plus affligée que je venais de perdre mon second frère de la même maladie.

Aussi je voudrais pouvoir proclamer partout la puissance et la grande bonté de la Sainte Vierge. Aidez-moi, je vous prie, à témoigner à Marie Auxiliatrice ma profonde reconnaissance pour tous les bienfaits dont elle me comble.

Namur, janvier 1906.

*Une enfant de Marie.*

\* \* \*

Nous vous remercions mille et mille fois de vos ferventes prières, tout en vous conjurant de vouloir bien continuer. Le bon Dieu a déjà fait éclater sa bonté en permettant que l'opération que nous redoutions tant sur notre cher infirme réussisse au delà de toutes les espé-

rances humaines, et malgré les craintes bien fondées des éminents chirurgiens, mais notre pauvre malade n'est pas hors de danger. Il faut de grands ménagements et surtout l'assistance du ciel, pour que la convalescence soit heureuse, et que notre bon père soit rendu à complète santé, comme nous le demandons depuis si longtemps.

Épinal, 12 janyier 1906.

L. T.

\*  
\*\*

J'ai obtenu la grâce que j'avais sollicitée et je vous envoie mon offrande pour les Orphelins de Dom Bosco. Merci à Marie Auxiliatrice, et que cette bonne Mère veuille bien continuer à étendre sa maternelle protection sur moi et les miens.

Cahors, 24 décembre 1905.

Th. S.

\*  
\*\*

Vive reconnaissance à Marie Auxiliatrice pour une grande grâce demandée par une neuvaine de prières, et obtenue par son intercession et celle de Don Bosco. Ci-inclus dix francs pour le pain des orphelins.

Paris, décembre 1905.

X.

\*  
\*\*

Grâces soient rendues à la Vierge Auxiliatrice pour plusieurs faveurs obtenues. Ci-joint cinq francs,

Toulon, décembre 1905.

F. L. M. A.

\*  
\*\*

Il a quelque temps, le *Bulletin salésien* me tomba sous les yeux et j'y vis la confiance que certaines maisons de commerce avaient mise en Notre Dame Auxiliatrice et les grâces précieuses qu'elles en avaient reçues. Me trouvant moi-même très ennuyé dans une affaire inextricable, je commençai une neuvaine à cette Vierge miraculeuse, avec promesse d'insertion, accompagnée de la somme de vingt francs pour les Œuvres de Dom Bosco. Le dernier jour de la neuvaine, la dite affaire est entrée dans une voie vraiment inespérée. Je suis heureux de m'acquitter de ma dette et je vous envoie un mandat-poste de vingt francs.

Ouest de la France, 12 janvier 1906.

N. N.

\*  
\*\*

Je me suis adressée à Marie Auxiliatrice pour la vente de plusieurs immeubles, et dès le soir même un acheteur se présentait. L'affaire s'est conclue rapidement; je m'empresse d'en témoigner à cette bonne Mère ma filiale reconnaissance, et je vous envoie ma modeste offrande.

Épineuil, 11 janvier 1906.

B. L.

\*  
\*\*

Ayant obtenu une faveur de Notre Dame Auxiliatrice je vous envoie un bon de poste de vingt francs pour les orphelins de Dom Bosco. Je me recommande, ainsi que mes enfants et tous les miens, à vos ferventes prières.

Besançon, 26 décembre 1905.

A. J. de L.

\*  
\*\*

J'avais une affaire bien sérieuse et qui me donnait beaucoup de soucis. Ne sachant trop comment m'y prendre pour arriver à bonne fin, je me suis adressée à Notre Dame Auxiliatrice; une neuvaine de prières a été faite, comme l'enseignait D. Bosco lui-même. Mon désir a été exaucé; mon malade s'est confessé avec beaucoup d'édification; mon entourage et moi, nous avons été dans la plus grande joie. Que notre bonne Mère, Marie Auxiliatrice en soit remerciée dans son *Bulletin*.

23 janvier 1906.

X.

\*  
\*\*

Dans un moment de grande gêne j'avais promis à Notre Dame Auxiliatrice, si elle me faisait sortir de ce moment pénible, de placer son Image bénie dans l'église du petit village que j'habite. Cette bonne Mère, émue de mes souffrances et de mes anxiétés, a exaucé mes ardentés prières; aussi, toute remplie de reconnaissance, je m'empresse de venir lui offrir mes remerciements et vous remander de m'expédier le plus tôt possible une belle gravure de la Madone de Dom Bosco.

Cestas, 25 janvier 1906.

M. M.



\*  
\*\*

Veillez m'aider à remercier Notre Dame Auxiliatrice qui a bien voulu me secourir dans deux circonstances difficiles. Etant dans le trouble et la tristesse, j'ai retrouvé aussitôt le calme, lorsque la pensée m'est venue d'avoir recours à cette bonne Mère et après lui avoir fait la promesse d'une offrande et de l'insertion dans le *Bulletin Salésien*. Une fois de plus j'affirme que ce n'est jamais en vain que l'on s'adresse à Marie. Ci-joint l'offrande promise.

La Motte-Servollex, 1er février 1906.

J. C.

\*  
\*\*

J'avais promis un franc à Notre Dame Auxiliatrice si elle m'accordait une grâce que je lui demandais. Je l'ai obtenue aussitôt après avoir formulé mon désir, et je viens m'acquitter de cette dette en vous envoyant cette petite somme, avec le regret de ne pouvoir donner davantage.

Pauilhan, 25 décembre 1905.

R. M.

\*  
\*\*

Je remercie vivement Notre Dame Auxiliatrice des grâces de santé, d'état, de piété et particulièrement de sommeil obtenues pendant tout le cours de cette dernière et difficile année. Gloire, honneur et reconnaissance à Celle qu'on n'invoque jamais en vain. Ci-joint un mandat poste de cinq francs pour le sanctuaire et les œuvres salésiennes.

Paris, 20 décembre 1905.

V<sup>e</sup> D.

\*  
\*\*

Je vous adresse en reconnaissance d'une grâce obtenue par l'intermédiaire de Notre Dame Auxiliatrice un mandat-postal de vingt francs.

La Ciotat, janvier 1906.

X.

\*  
\*\*

Je vous envoie ci-inclus la somme de cinq francs en reconnaissance d'une guérison obtenue par l'intercession de Marie Auxiliatrice à la suite de la promesse faite de publier dans le *Bulletin Salésien* cette grâce, si je l'obtenais. Quand je commençais à prier la Très Sainte

Vierge, le malade était condamné par tous les médecins et il n'y avait plus d'espoir. Merci à Notre Dame Auxiliatrice!

Finistère, février 1906.

J. J. K.

\*  
\*\*

Merci à la Bienheureuse Vierge Marie qui m'a aidé dans deux examens. Je l'assure de ma filiale reconnaissance.

Lommersum, 2 février 1906.

M. D.

\*  
\*\*

Je vous envoie un bon de poste de cinq frs. en reconnaissance d'une grâce obtenue par l'intercession de Marie Auxiliatrice. Nous étions menacés d'un grand malheur; je me suis adressée à Elle, lui promettant une offrande pour les orphelins de Dom Bosco, avec insertion dans le *Bulletin salésien* de la grâce obtenue, si Elle nous venait en aide. Le danger est heureusement conjuré. Reconnaissance à Marie Auxiliatrice en laquelle je mets de plus en plus toute ma confiance.

Bruxelles, 2 janvier 1906.

B. C.

\*  
\*\*

En accomplissement d'une promesse faite à Notre Dame Auxiliatrice j'ai l'honneur de vous envoyer un mandat de dix francs en reconnaissance d'une grâce obtenue.

Ypres, 12 janvier 1906.

A. M.

*Les personnes énumérées dans la liste suivante déclarent devoir à Marie Auxiliatrice, honorée dans le Sanctuaire du Valdocco à Turin, de la reconnaissance pour des grâces et des faveurs obtenues par son entremise à la suite de prières, aumônes, sacrifices de la Messe, etc.*

Zug, 4 janvier: W. A. Merci à Marie Auxiliatrice pour la guérison d'un de mes amis. *Boulogne sur Mer*: 10 fr., J. M. Pour la réussite d'un affaire commerciale.

*Aix*: 5 fr., D. P. Remerciments à Marie Auxiliatrice pour guérison.

*Rennes*: 1 fr. Je cherchais un emploi, Marie me l'a fait trouver.

*Balaruc*: 1. fr., L. N. Que Marie Auxiliatrice soit à jamais bénie.

*Nancy*: X. Grâces soient rendues à notre puissante Mère du Ciel.

*S. Ursanne* (Suisse): M. G., 37 fr. pour une faveur obtenue.

*Paris*: 12 fr. Une femme d'officier, pour une faveur obtenue.

*Montriond*: 5 fr., J. P. pour une faveur obtenue.

# VARIÉTÉS

## L'échelle de Saint Joseph.

Un jour, c'était sans doute vers l'octave de la Toussaint, les saints habitans du ciel conversaient entre eux et s'entretenaient de choses et d'autres.

— Ne remarquez-vous pas, fit l'un, que depuis quelque temps, il circule dans notre glorieuse cité certains individus à la mine étrange, pour ne pas dire suspecte ?

— En effet, repartait un autre saint, et ces nouveaux venus, que personne de nous n'a connus comme clients, ont vraiment des allures bien communes pour ce séjour de gloire et de sainteté.

Chacun émettait ainsi son avis, uniquement préoccupé de l'honneur de la céleste patrie et du royaume de Dieu ; car au ciel, tout sentiment de jalousie et d'envie est à jamais banni. Il fallait prendre un parti. On résolut d'envoyer des députés à saint Pierre pour lui demander des explications sur l'admission en paradis de ces personnages qu'une mine si négligée et des manières si communes semblaient devoir en exclure encore pour un temps.

Les envoyés trouvèrent saint Pierre fort occupé. Il pesait, mesurait, comptait les mérites d'une foule de postulants. Il en arrivait de toutes les contrées de la terre, car c'était l'époque d'un grand jubilé. Saint Pierre était en train de prouver à un malheureux buveur qui cherchait à pénétrer au ciel qu'il avait besoin d'être purifié quelque temps en purgatoire ; l'homme suppliait, saint Pierre insistait, quand saint Adrien vint lui frapper familièrement sur l'épaule :

— Saint Pierre, portier du ciel ! lui dit-il.

— Laissez-moi, répliqua saint Pierre, vous voyez que je n'ai pas un instant à moi.

— De grâce ! reprit saint Adrien, fermez donc la porte à cet ivrogne, et veuillez nous écouter. Pleins de respect pour vos augustes fonctions, nous venons précisément vous demander comment, depuis un certain temps, vous vous relâchez ainsi de vos justes rigueurs, et admettez au ciel des malotrus de la trempe de celui-ci. Le nombre de ces drôles ne devient que trop grand parmi nous.

— Eh quoi ! reprit vivement saint Pierre, je garde et je veille nuit et jour ; je ne me donne ni paix, ni trêve pour viser chaque passeport, et pour

sonder tous les cœurs. Je puis dire que jamais rien d'impur n'a passé par cette porte, depuis le jour où le divin Maître m'en a confié la clef ; car nul ne passe sans voir icises actions, ses paroles et ses pensées scrupuleusement pesées. Et c'est à moi que vous adressez ces reproches de négligence et de faiblesse !

— Pardon, Pierre, dit saint Marc, ne vous troublez pas, je vous prie, mais plutôt jetez les yeux sur le gars qui va là. Vit-on jamais son semblable en ces saints lieux ? Voyez quels regards craintifs il jette sur nous, comme il cherche à dissimuler ! Que dites-vous de cette chaussure, toute couverte encore des boues des mauvais chemins qu'il a parcourus, de ces vêtements déchirés, sans doute, dans quelque rixe de cabaret ? Tout cela est-il bien digne de la gloire des cieus.

Saint Pierre demeurait ébahi et muet. Il feuilletait, retournait ses livres en tous sens, sans rien y comprendre. C'est, qu'en effet, le gaillard avait bien plus l'air d'un pilier de cabaret que d'église. Ses poignets semblaient s'être bien plus exercés à manier le gourdin sur le dos d'une malheureuse épouse qu'à égrener un rosaire. Il était évidemment de ceux qui avaient dû passer par le trou d'une aiguille et que les sacrements reçus *in extremis* avaient seuls pu arracher à l'éternelle damnation. Saint Pierre ne pouvait en croire ses yeux.

— Pour le coup, j'ai été trompé, s'écria-t-il ; je suis obligé de le reconnaître. Car quant à celui-ci, certes il n'est pas entré par la porte mais par quelque autre issue. Que saint Yves, le seul avocat que nous ayons parmi nous, s'empresse d'éclaircir ce mystère, et de nous apprendre par qui de tels particuliers ont été introduits.

Saint Yves, animé d'un saint zèle, accosta l'intrus et, par quelques adroites questions, sut bientôt éclaircir toute l'affaire.

— Je l'ai trouvé ! s'écria-il, revenant en toute hâte. Il n'y a que saint Joseph pour nous jouer de pareils tours !... Voilà le secret de tout ce bruit de scie, de rabot, de marteau, que nous entendons parfois derrière ce bosquet touffu qui cache le mur du paradis. Dans le coin le plus reculé du bois, où ne passe jamais ni saint, ni ange, saint Joseph a établi un atelier. Tandis que nous le croyions paisiblement occupé à ses innocents travaux d'autrefois, que faisait-il ? Loin de tous regards indiscrets, il a fabriqué une longue échelle et l'a appliquée au mur d'enceinte de notre cité. Voilà tout le mystère.

A cette révélation inattendue, tous les saints s'empressèrent de se rendre à l'endroit désigné. L'échelle de Saint Joseph était là tout du long adossée au mur.

— Voilà bien, s'écria saint Mathieu, l'irrécusable preuve du délit. Il est évident que saint Joseph fait passer des âmes par ici. Je m'explique mainte-

nant et sa nombreuse clientèle parmi les enfants de la terre, et pourquoi cette multitude de gens débailés, difformes, semblables à celui de tout à l'heure, passent et repassent sans cesse, portant une médaille et faisant neuvaine à saint Joseph.



Florence — Vue du Sanctuaire de la Sainte Famille.

Qui pourrait redire toutes les clameurs, toutes les récriminations que cette découverte souleva contre saint Joseph dans tous les rangs des élus. Saint Pierre se dépitait.

— A quoi me servent, s'écriait-il, mes glorieuses fonctions de portier de la céleste Jérusalem? Je renoncerai à ma charge plutôt que de souffrir qu'une seule âme entre ici autrement que par cette porte et à l'aide de cette clef. Que nous reste-t-il à faire? Allons! saint Paul, grand docteur des nations, donnez-nous quelque bon conseil... et vous tous, saint apôtres, dites-moi à quel parti nous arrêter?

Tous furent du même avis; tous unanimement déclarèrent qu'on ne pouvait tolérer pareil abus, et qu'il fallait au plus tôt pourchasser, expulser du ciel toute cette tourbe de gens sans aveu introduits par saint Joseph. Aussitôt saint Georges, la lance au poing, saute sur son dextrier, saint Hubert saisit son épieu, saint Paul brandit son glaive à deux tranchants. Tous sont prêts, quand survient saint Joseph qui réclame humblement le silence et parle en ces termes :

— Puisque vous vous rangez tous contre moi, que puis-je faire seul contre vous, pour défendre et retenir mes clients? Daignez considérer, cependant, que je n'ai fait qu'user de mon privilège et de mon droit; que jamais ou ne doit pouvoir dire qu'un mortel, quel qu'il soit, ait mis en vain sa confiance en ma protection. S'il faut donc que les miens s'en aillent, eh bien! je partirai avec eux.

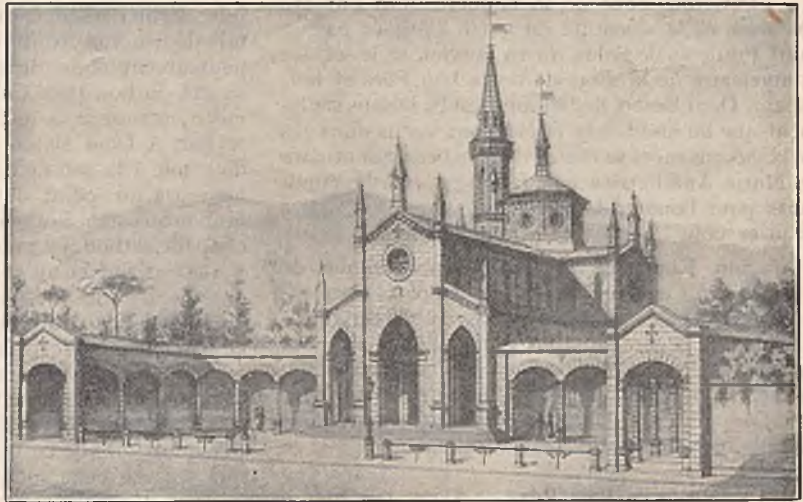
— Faites comme il vous plaira, lui fut-il répondu, et saint Guidon, ancien clerc d'Anderlecht, s'empressa de dire : : *Amen!*

Saint Joseph se mit donc à rassembler ses gens. Ils formaient vraiment une collection aussi intéressante que nombreuse.

— Bon voyage! lui criait-on de toutes parts. Que tardez-vous à partir? Adieu! Adieu!

— Laissez-moi au moins le temps de seller mon baudet, repartit saint Joseph, et je pars sur le champ, car j'emmène avec moi mon Épouse et mon Fils.....

Ces mots furent comme un coup de foudre sur les saints atterrés. Muets de crainte et de stupeur, ils se bouchaient les oreilles et n'osaient lever les yeux. Saint Georges, le premier, enleva bien vite le harnais de son cheval, saint Hubert et saint Yves s'enfuirent éperdus; tous s'éloignèrent confondus. Saint Joseph, se voyant seul et victorieux, rassura ses clients, et s'en retourna paisiblement à son at-

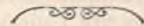


Florence — Sanctuaire de la Sainte Famille complètement achevé.

lier, où il s'empressa d'ajouter quelques marches encore à sa miséricordieuse échelle.

Ah! puissé-je, moi-même, un jour, avoir le bonheur d'atteindre l'échelle de saint Joseph et de pénétrer ainsi dans le Paradis.

*Message de S. Joseph.*



## CHRONIQUE SALÉSIENNE

**TURIN. L'arbre de Noël à l'Oratoire du Valdocco - La Saint François de Sales - Conférence aux Coopérateurs.** — Les 800 enfants élevés à l'Oratoire saint François de Sales n'ont pas eu, comme tant d'autres enfants, le plaisir de mettre, à la veille de la fête, leurs souliers sous le manteau de la cheminée pour éprouver le lendemain la joie d'y trouver les présents du petit Noël. Et cela pour une raison de première classe qui dispense d'en donner d'autres, c'est qu'il aurait fallu une cheminée colossale, de dimensions gigantesques pour contenir ces centaines de paires de chaussures. Etudiants et apprentis n'ont rien perdu pour cela ; et, comme il y a deux ans, grâce à la générosité de quelques uns des bienfaiteurs de la Maison auxquels s'étaient joints un grand nombre de fournisseurs, ils ont assisté, au soir du premier de l'an, dans la salle des fêtes, au tirage d'une splendide tombola au cours de laquelle petits et grands ont trouvé une ample satisfaction à dépouiller l'arbre de Noël de ses feuilles et même de ses branches. Vraiment le petit Noël avait bien fait les choses !

— Parlerons-nous de la manière dont ont été célébrées et la solennité de notre glorieux patron saint François de Sales, au 29 janvier, et le service anniversaire de la mort de notre bon Père et fondateur, Dom Bosco, deux jours après. Disons seulement que de nombreux fidèles sont venus dans ces deux circonstances se réunir dans le beau Sanctuaire de Marie Auxiliatrice aux Salésiens et à leurs enfants pour honorer le grand Docteur de l'Église et prier pour l'humble serviteur de Dieu.

— Son Eminence le Cardinal-archevêque de Turin a tenu une fois de plus à témoigner son affectueuse et paternelle sympathie pour l'Œuvre salésienne en général et tout particulièrement pour la Pieuse Union des Coopérateurs, en faisant lui-même, le premier février, la conférence annuelle aux Coopérateurs de Turin et des environs, dans la belle église de Saint Jean l'Évangéliste.

**OULX. Visite de Dom Rua.** — Dans le numéro de novembre 1905, nous annoncions qu'une nouvelle Maison salésienne venait de s'ouvrir dans la petite ville d'Oulx et qu'elle était destinée, sous le nom d'Œuvre des Vocations tardives, à recevoir les jeunes gens déjà âgés qui se sentent appelés au service de Dieu et veulent compléter leurs études. Notre vénéré Supérieur Général, Dom Rua, a voulu que sa première halte, au cours d'un long voyage qu'il entreprend, fut pour cette maison dont il avait hâte de voir les débuts et qui a déjà reçu une bénédiction toute particulière de N. T. S. P. le Pape Pie X. Comment décrire l'allégresse de ces pieux jeunes gens, agréablement surpris, en contemplant le bon Père qu'ils ne connaissaient pas, et en en-

tendant ses douces paroles ! La profonde vénération qu'il ressentaient pour lui s'est encore accrue, si possible, de ce trop court séjour au milieu d'eux.

Que nos zélés Coopérateurs et nos généreuses Coopératrices veuillent bien s'intéresser à cette nouvelle Œuvre si opportune en ce moment. Le besoin de prêtres se fait sentir surtout dans notre pauvre et belle France. Dans la plupart des diocèses on a constaté dans les Séminaires une diminution des rentrées sur les années précédentes. De là l'urgente nécessité d'ouvrir, à l'abri des bruits du monde, des maisons de recrutement pour le clergé séculier et régulier.

Les demandes d'admission, de renseignements, les envois de secours et les adhésions à l'Œuvre des Vocations tardives peuvent être adressées à M. l'abbé Joseph Bologne, 9, rue Montparnasse, Paris (VI) ou directement au Directeur de la Maison St. Charles pour les Vocations tardives, à OULX (Turin), Italie.

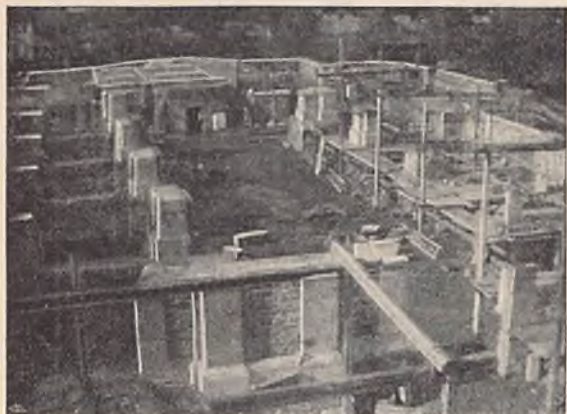
**FLORENCE. L'église de la Sainte Famille.** — Si nos lecteurs s'en souviennent, le *Bulletin* de juin dernier les entretenait de l'église monumentale dédiée à la Sainte Famille, dont les travaux se poursuivent sans interruption mais lentement au gré du bon Père Bellamy qui s'occupe de cette vaste entreprise. L'idée première de cet édifice en revient à Dom Bosco qui ne pouvait s'empêcher de gémir à la pensée de la situation vraiment malheureuse au point de vue spirituel du populeux faubourg saint Sauveur. Il n'y avait ni église ni chapelle catholique, mais par contre, les Protestants y avaient fixé là un centre très actif et des mieux organisés, et ils faisaient une propagande effrénée au milieu des nombreux ouvriers et ouvrières de ce quartier. Ce n'est qu'en 1904 qu'on a pu mettre la main à l'œuvre, creuser les fondements, poser la première pierre et commencer à élever les murs. Nous sommes heureux de donner dans ce numéro quelques vues de ce qu'est actuellement et de ce que sera ce beau monument élevé à la gloire de Dieu et que nous souhaitons de voir bientôt complètement achevé.

**MAROGGIA (Suisse).** — Le 16 décembre dernier, S. Gr. Mgr Peri-Morosini, Administrateur apostolique du canton du Tessin, présidait à l'inauguration du nouvel Institut Salésien de Maroggia, situé sur les bords du lac de Lugano. La musique instrumentale de l'Institut saint-Ambroise de Milan prêtait son harmonieux concours à cette belle fête durant laquelle le vénéré évêque adressa la parole aux nombreux assistants, leur recommandant de l'imiter en prêtant leurs concours le plus efficace à cette œuvre si importante et toute d'actualité : « Les établissements de Dom Bosco,

dit-il en terminant, sont les meilleurs pour l'éducation de la jeunesse contemporaine, parce qu'on y enseigne la vie pratique, on y forme le caractère et

Congrès auquel prendront part les Directeurs de toutes les Maisons Salésiennes du Pérou et de la Bolivie Y sont invités tous les Coopérateurs de ces deux Etats.

Sachant pertinemment quel grand bien accomplit dans l'Eglise la Pieuse Union des Coopérateurs, nous faisons les vœux les plus ardents pour que ce quatrième Congrès produise les plus heureux résultats et dans ce but nous demandons à nos chers Coopérateurs le concours de leurs ferventes prières pour que dans ces contrées la Pieuse Union parvienne à augmenter le nombre de ses associés et ainsi à procurer sur un plus vaste champ la gloire de Dieu et le salut de âmes.

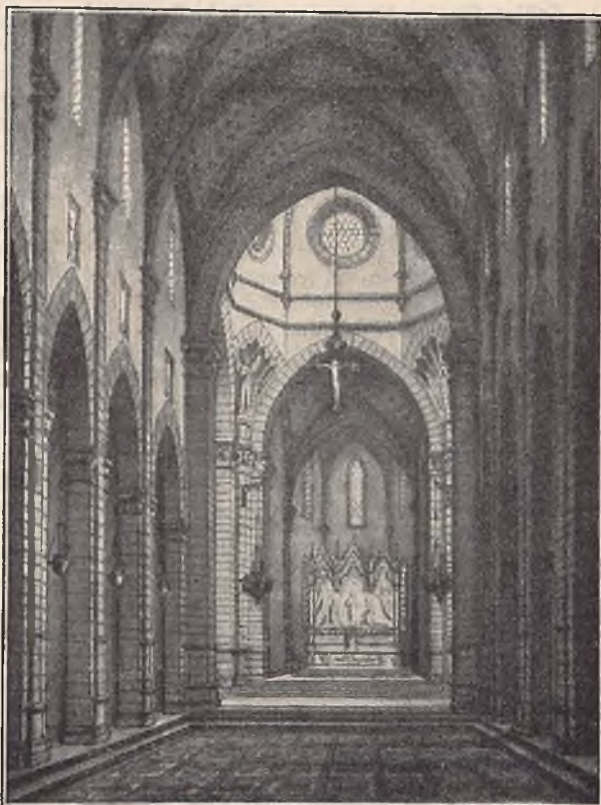


Florence — Sanctuaire de la Sainte Famille.  
État des travaux.

qu'on y élève le cœur, et j'assure les Salésiens qu'ils m'auront toujours pour père et pour protecteur. »

**MELIAPPOOR (Indes Anglaises).** — Un télégramme de S. Grandeur Mgr Vieira de Castro, évêque de S. Thomas de Meliapoor, en date du 8 janvier, nous apprenait l'heureuse arrivée en cette ville, du petit groupe de Missionnaires qui vont établir en cette lointaine région l'Œuvre salésienne. Nous espérons que d'ici peu nous pourrions donner d'amples détails sur le voyage et l'installation de nos bien-

**SANTIAGO (Chili). Visite du Président de la République.** — Le 26 septembre Son Excellence D. German Riesco, Président de la République du Chili, honorait de sa précieuse visite les écoles professionnelles de l'Etablissement salésien de la *Gratitud Nacional* établi à Santiago. Il était accompagné du Gouverneur de Valparaiso D. Blanco, et il fut reçu aux sons de l'hymne national joué par la musique instrumentale de l'école. Après un court discours d'un enfant qui lui souhaita la bienvenue au nom des maîtres et des élèves, M. le Président accepta de visiter tous les ateliers s'informant minutieusement de toutes choses, interrogeant les apprentis sur leur profession. Satisfait de voir tant de jeunes gens et enfants en si parfaite santé et s'acheminant si heureux vers l'avenir, il les félicita hautement et fit des vœux pour que l'établissement prit un plus grand développement. En quittant l'école professionnelle. M. le Président remercia le vénéré directeur de son zèle et de son dévouement et l'assura de son concours le plus efficace.



Florence — Intérieur du Sanctuaire de la Sainte Famille.

**LIMA (Pérou). Quatrième Congrès des Coopérateurs Salésiens.** — Nous portons à la connaissance de nos bien chers Coopérateurs que le IVème Congrès des Coopérateurs Salésiens va avoir lieu très prochainement, dans ce mois de mars même. Il tiendra ses assises dans la gracieuse ville de Lima, capitale du Pérou, sous le haut Patronage et la Présidence honoraire de Son Excellence le Déléгат apostolique près la République du Pérou et de l'Archevêque de Lima. Un grand nombre d'évêques assisteront à ce

aimés confrères dans le poste que leur a fixé la divine Providence.





## Un fils de Don Bosco

— 1850 — 1895 —

### VIE DE MONSEIGNEUR LASAGNA

Missionnaire salésien, Évêque titulaire de Tripoli

#### CHAPITRE XLVII.

**Au Collège Pie — Un anniversaire bien célébré — Les joies d'une halte — Touchante lutte — Pour les ouvriers catholiques — Congrès et Exposition d'agriculture — Que n'a-t-il des ailes! — Paroles d'or.**

Les graves intérêts dont Mgr. Lasagna était chargé en tant d'endroits différents l'avaient depuis de longs mois éloigné du Collège de Villa Colon dont le séjour lui était si agréable, et son absence avait été vivement ressentie de ses chers confrères, des élèves et des nombreux Coopérateurs si dévoués à l'œuvre salésienne. Il était donc tout naturel que tout ce monde se réjouit en le revoyant et saisit une occasion pour lui prouver qu'entre tous ses enfants de l'Uruguay et du Brésil, ceux du Collège Pie IX étaient les premiers et les plus ardents dans leurs manifestations d'affection et de reconnaissance. Cette occasion se présenta bientôt. Le vénéré missionnaire s'était proposé de célébrer le second anniversaire de sa consécration épiscopale dans le recueillement et la prière; les Salésiens et les Filles de Marie Auxiliatrice pensèrent qu'il était à propos de profiter de cette date mémorable pour fêter leur bien-aimé Père et Supérieur.

Mgr dut tout d'abord se rendre chez les Sœurs de Marie Auxiliatrice qui avaient fixé au 12 mars les touchantes cérémonies de la prise d'habit de plusieurs de leurs postulantes et de la profession religieuse de huit novices. Ce fut une belle journée, bien digne de lui. La ferveur de ces jeunes filles qui en ce jour prenaient pour époux Jésus-Christ et se consacraient à lui sans réserve et sans regrets, les chants pieux qui résonnaient sous la voûte de l'humble chapelle, l'allégresse qui brillait sur tous les visages, les démonstrations si sincères de respect et d'affection dont le prélat fut entouré, tout concourut à lui procurer cette joie et ce repos dont avait besoin le valeureux missionnaire.

Le 14 mars, c'était le tour des Salésiens et de leurs élèves du Collège Pie. La journée débuta par une communion générale offerte au Seigneur aux intentions de l'évêque tant aimé qui célébra pontificalement le saint Sacrifice. Une magnifique assistance composée de la haute société de Montevideo et de nombreux coopérateurs assistait à cette splendide cérémonie, voulant ainsi donner au prélat une nouvelle preuve de leur profonde affection. A cette fête de famille accoururent également les chers apprentis de l'école professionnelle de Montevideo, heureux d'apporter leurs cadeaux consistant en une soutane, une paire de souliers et quelques livres élégamment reliés, ainsi que les jeunes étudiants et apprentis de Las Piedras qui avaient hâte de revoir leur vénéré Père. On y remarquait aussi le ministre des affaires étrangères Mr. Piñeiro del Campo, désireux de faire connaître à l'évêque de Tripoli combien le Gouvernement appréciait les efforts qu'il s'était imposé pour étendre toujours plus loin les limites de la civilisation. Le sujet de la séance musico-littéraire qui termina cette belle journée fut « Monseigneur Lasagna et les Missions du Matto-Grosso. » Il est facile de comprendre comme un tel sujet lui fut agréable.

Toutefois ces démonstrations filiales ne devaient pas ralentir son activité, et, quelques jours plus tard, nous le trouvons en train de faire du bien aux ouvriers du Cercle catholique de Montevideo. Alors qu'il visitait les ateliers salésiens de cette ville, une députation d'ouvriers était venue le prier de prêcher à leurs camarades un triduum préparatoire à leur fête solennelle. Le prélat se conformant avec joie aux recommandations de Léon XIII contenues dans l'immortelle Encyclique *De conditione opificum* et comprenant bien qu'il est d'urgente nécessité, à cette heure, d'aller au peuple pour lui faire connaître que c'est seulement dans la pratique des enseignements de Jésus Christ qu'il trouvera la solution des questions sociales, le prélat, dis-je, ne voulut pas se soustraire à la pressante et aimable invitation qui lui était faite. Trois soirées durant, il donna libre cours à son affection pour les ouvriers réunis au nombre de plus de trois cents dans la chapelle du Séminaire; il exposa et résolut quelques uns parmi les plus scabreux, des problèmes qui se font jour dans la société et il sut mettre ses auditeurs en garde contre les fantasmagories du collectivisme qui éblouissent tant de jeunes gens et d'hommes imprudents et

ignorants de la doctrine de l'Eglise catholique. Le 24 mars, tous les membres du Cercle, après avoir assisté à la sainte messe où ils communieraient, tinrent à reconduire, musique en tête, le zélé prédicateur jusqu'à la maison salésienne. Là dans un dernier entretien Monseigneur leur rappela que les républiques de Venise et de Gênes n'avaient dû leur grandeur qu'à leur fidélité à pratiquer ouvertement et sans respect humain notre sainte religion; il ajo ta qu'il en serait de même de l'Uruguay qu'il appelait sa seconde patrie, si tous les ouvriers suivaient les nobles exemples que les membres du cercle catholique de Montevideo venaient de donner en ces beaux jours.

Dans son continuel empressement à bien faire comprendre que le clergé catholique, loin d'être opposé au progrès et à tout ce qui peut contribuer au bien être de la société, s'efforce au contraire d'y participer de son mieux, il voulut que les Salésiens prissent une large part au Congrès et à l'Exposition d'agriculture qui se tinrent dans cette même ville, au mois d'avril 1895. Et l'on put, dans ces réunion de savants et d'industriels, voir une soutane de prêtre, le représentant de Mgr Lasagna. Ce fils de D. Bosco nommé membre de trois sections et chargé du rapport dans deux sut faire valoir son activité et son grand savoir dans la discussion et la solution des questions les plus importantes des sciences et de la morale. Il parla sur la réforme de l'instruction et de l'éducation parmi la jeunesse des campagnes; il obtint que l'on votât la fondation d'un vaste réseau de stations météorologiques dépendantes les unes des autres bien que reliées à un Observatoire central. Mgr. voulut qu'à l'Exposition on présentât différentes qualités de vins provenant de la récolte de ses vignes. De plus, notre confrère salésien, D. Dominique Zatti obtint, à lui seul, quatre médailles pour son exposition de miel, pour la confection de ruches d'un nouveau système très avantageux, pour la construction de deux petits appareils à vapeur destinés à séparer et à recueillir le miel, enfin pour une liqueur à base d'essence d'eucalyptus, appelée l'Eucalyptine. Le bon évêque ne manquait pas de dire que tous ces progrès étaient dus à des prêtres que les sectes s'obstinent à traiter de rétrogrades, d'ennemis, de la science et du progrès. C'était cela surtout et seulement cela qu'il voulait que tout le monde puisse constater.

C'est encore dans ce but que Monseigneur voulut intervenir en personne à la fête solennelle qui eut lieu, vers la même époque, à l'occasion de l'ouverture des vendanges et pour commémorer aussi le vingtième anniversaire de la fondation de la *Colonie Vidiella*. Le Président de la République avait été invité à cette solennité ainsi que tous les Ministres, et un grand nombre de sénateurs et de députés. Le vénéré Prélat ne crut pas qu'il fut malséant à un évêque de prendre la parole pour encourager tous les assistants à étudier l'agriculture et la viticulture qui devaient occuper la première place parmi toutes les industries.

(A continuer).

## Bibliographie

Livres gracieusement offerts à notre Direction.

ÉTUDES — 5 janvier 1906: Œuvres du centime du clergé — Avant-projet et statuts provisoires, par le marquis *Costa de Beauregard*, de l'Académie française. — Origène et l'origénisme — II. L'origénisme après Origène, *Ferdinand Prat* — Le gouvernement de soi-même et la passion, *Antonin Eymieu* — Les théories du Logos au début de l'ère chrétienne, *Jules Le Breton* — À propos du Congrès musical de Strasbourg, *P. Aubry* et *A. Gastoué* — Bulletin d'écriture sainte — Publications récentes sur les questions bibliques, *Joseph Brucker* — Revue des livres — Notes bibliographiques — Événements de la quinzaine.

ÉTUDES — 20 janvier 1906: L'objet propre de la dévotion au Sacré-Cœur — Étude théologique, *Arthur Vermeesch* — Une théosophe catholique, *L. D. Grandmaison* — La loi des retraites ouvrières devant la Chambre, *Victor Loiselet* — Pratique de l'Oraison mentale, *Auguste Hamon* — Qu'est-ce que la scolastique? *Xavier Moisant* — Bulletin canonique, *Lucien Choupin* — Revue des livres — Notes bibliographiques — Événements de la quinzaine.

**Le Lys.** *Entretiens sur la noblesse d'âme chez la jeune fille*, par le P. BADET; 1 vol. in-16 raisin. Prix: 3 fr.; franco: 3 fr. 50. Librairie BLOUD et C.ie, 4, rue Madame, Paris (VIe).

Ce n'est pas sans raison que saint Bernard compare la vierge chrétienne au lys. Par l'innocence de son âme, ne semble-t-elle pas posséder la candeur immaculée et, par la tendresse de son cœur délicat, le chaste et suave parfum de cette fleur.

Le présent ouvrage a précisément pour objet de montrer dans ce chef-d'œuvre de la nature, le modèle symbolique sur lequel doit se former l'âme de la jeune fille pour devenir à son tour un chef-d'œuvre du monde moral.

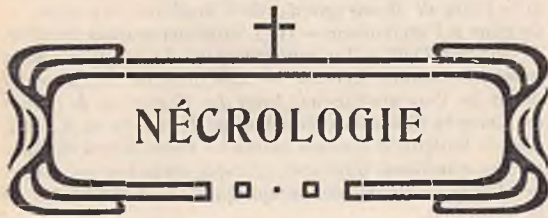
On ne saurait trop, dans le siècle où nous vivons, siècle matérialisé et corrompu, inviter nos jeunes chrétiens à se souvenir que leur gloire sera toujours de s'épanouir, au milieu de nous, dans l'idéal d'une foi vive et d'une vertu sans tache.

Ceux qui ont lu les précédents ouvrages de l'auteur ne doutent pas que l'auteur n'ait su conduire avec un art parfait la gracieuse comparaison qui fait le charme de cet ouvrage à la fois plein de doctrine et de poésie.

**Science et Apologétique**, par M. de LAPPARENT, de l'Académie des Sciences. (1 vol. grand in-16 de la collection: *Études de philosophie et de critique religieuse*). Prix: 3 francs; franco: 3 fr. 50. Librairie BLOUD et C.ie, 4, rue Madame, Paris (VIe).

Si trop souvent l'inefficacité relative de nos apologies provient de ce que leurs auteurs — quelle que soit leur valeur intellectuelle — ont une autorité insuffisante dans les milieux proprement scientifiques, on considérera comme d'une importance et d'une valeur pratique tout à fait exceptionnelles la publication d'un ouvrage dont

l'auteur est, en même temps qu'une des grandes figures catholiques du temps présent, une illustration de la science la plus officielle. A une époque, en effet, où l'on a pu voir tant de savants, — les Haeckel, les Berthelot, les Poincaré, etc.... — renonçant à l'impassibilité de la science exposer ouvertement leurs théories antichrétiennes ou à tout le moins libres penseuses, on doit être particulièrement reconnaissant à un savant d'une égale valeur mais d'une autre conviction d'être lui aussi sorti de sa *tour d'ivoire* pour rendre publiquement témoignage de l'accord de sa foi catholique et de ses expériences scientifiques. Et l'on ne sait vraiment ce qui est plus efficacement convaincant dans ce livre, de l'exemple que donne l'auteur ou de son argumentation.



NÉCROLOGIE

Son Éminence le cardinal  
Pierre-Lambert Goossens

Il y a quinze jours, la Belgique entière prenait le deuil à l'occasion de la perte irréparable qu'elle éprouvait dans la personne de S. E. le cardinal Pierre-Lambert Goossens, archevêque de Malines, primat de Belgique.

Si la sainte Église perd un éminent Pasteur, la nation belge perd également un vaillant et dévoué patriote. L'épiscopat de Mgr. Goossens fut fécond pour le bien de l'Église et pour le salut des âmes ; mais il ne le fut pas moins pour le développement des œuvres sociales. Pendant qu'il occupa le siège de Malines, le Cardinal prêcha à son peuple la vérité chrétienne par des mandements magnifiques, d'une doctrine sûre et irréprochable. Ce qui fait surtout sa gloire et qui nous montre la grandeur de son zèle sacerdotal, ce sont ses recommandations pressantes et réitérées à son clergé, de soigner l'instruction catéchistique des masses, d'enseigner encore et toujours, en langage simple et accessible à tous, les dogmes de la foi et les devoirs que ceux-ci imposent. Pour le plus grand bien spirituel de son peuple, il créa de nouvelles paroisses, partout où le besoin s'en faisait sentir ; il n'est peut-être pas un évêque qui fit bâtir autant d'églises que le cardinal Goossens. Mais l'intrépide Pasteur

ne circonscrit pas l'ardeur de son zèle à ces innovations si nécessaires ; il développa et encouragea l'enseignement moyen et l'enseignement primaire libre, par l'érection de nouvelles et multiples écoles ; il organisa et favorisa de tout son pouvoir la création d'œuvres pieuses et charitables.

Ce fut un apôtre dans toute l'acception du terme, et nous ne pouvons mieux résumer sa vie qu'en lui attribuant ces paroles de nos Saints Livres : « Il passa en faisant le bien ».

Qu'il soit permis aux Salésiens établis en Belgique d'unir leurs sentiments de sincères regrets et de pieuse vénération à ceux des fidèles de l'archidiocèse de Malines, car dans la personne de Mgr Goossens la Pieuse Société salésienne perd un ami et un protecteur. Pour preuve, il suffirait de signaler le témoignage de sympathie que Son Éminence donna à notre vénéré Père, Dom Bosco, sur son lit de mort. C'était le 18 janvier 1888 ; D. Bosco souffrant ne pouvait plus quitter son lit ; le cardinal Goossens de passage à Turin s'arrêta quelques heures et tint à faire visite à notre bien-aimé Fondateur. Ils s'entretenaient de leurs projets réciproques et causèrent amicalement pendant assez longtemps. — Quelques années plus tard, l'archevêque de Malines donnait une autre preuve de sa haute bienveillance envers notre chère Congrégation, en autorisant dans son archidiocèse, à Lippelloo, l'ouverture d'une maison d'éducation, confiée à la direction des Filles de Marie Auxiliatrice. Plus tard, c'était Grand-Bigard, notre scolasticat, qui se voyait favorisé des bienfaits de Son Éminence, heureuse de voir les humbles fils de Dom Bosco travailler au salut des fidèles de l'endroit. En nous unissant au deuil des diocésains de Malines, nous joignons également nos pieux suffrages aux leurs, afin que le Seigneur accorde, s'il ne l'a déjà fait, la récompense à son « bon et fidèle serviteur ».

---

Avec permission de l'Autorité Ecclésiastique.  
Gérant : JOSEPH GAMBINO - Turin, Imp. Salés. (B. S.)  
Rue Cottolengo, 32.



# LISTE

des personnes demandant à être admises dans  
la Pieuse Société des Coopérateurs Salésiens.

N. <sup>o</sup> d'ordre	NOMS ET PRÉNOMS	ADRESSE EXACTE
1		
2		
3		
4		
5		
6		
7		
8		
9		
10		
11		
12		
13		
14		
15		

N. B. — Nous prions nos chers lecteurs de vouloir bien inscrire sur cette liste les personnes, — amis ou connaissances, — âgées de 16 ans au moins, recommandables et désireuses d'entrer en part du bien que Dieu se plaît à opérer au moyen des Salésiens de Dom Bosco et de leurs entreprises de salut. Cette affiliation à la famille salésienne, tout en n'imposant aucune obligation spéciale aux Coopérateurs, leur assure de très nombreuses et très riches Indulgences.

Cette liste peut être renvoyée à DON MICHEL RUA ou au BULLETIN SALÉSIEN.  
32, rue Cottolengo, TURIN (Italie).

Cette liste peut être renvoyée à DON MICHEL KVA ou au BUREAU SALÉSIEU.  
 très riches indulgences.

sans aucune obligation spéciale aux Coopérateurs, leur assure de très nombreuses et  
 et de leurs entreprises de saint. Cette attention à la famille salésienne, tout en n'impor-  
 tant en fait qu'un bien que Dieu se fait à obéir au moyen des Salésiens de Don Bosco  
 — sans ou connaissances — âgées de 10 ans au moins, recommandables et désirables d'en-  
 N. B. — Nous prions nos chers lecteurs de vouloir bien inscrire sur cette liste les personnes

12		
14		
13		
15		
11		
10		
9		
8		
7		
6		
5		
4		
3		
2		
1		
1. Ordre N°	NOMS ET PRÉNOMS	ADRESSE EXACTE

la Pieuse Société des Coopérateurs Salésiens  
 des personnes demandant à être admises dans  
 LISTE